ÉCHOS DE QUÉBEC

ÉCHOS

DE QUÉBEC

PAR

NAPOLÉON LEGENDRE

—

Tome II

—



QUÉBEC
IMPRIMERIE AUGUSTIN COTÉ ET Cie
—
1877

La li

liés à

peuples

indique

gression

ses époq

ÉCHOS DE QUÉBEC

LA LITTÉRATURE CANADIENNE

La littérature et les beaux-arts sont intimement liés à l'histoire de la civilisation chez tous les peuples. Ils sont comme un thermomètre qui indique ses mouvements de progrès ou de rétrogression, ses alternatives de force et de faiblesse, ses époques de gloire ou de décadence.

C'est à l'aide des monuments qu'elles ont laissés que nous avons pu connaître et juger les races aujourd'hui éteintes ; et c'est dans les trésors de leurs archives que nous allons, encore aujourd'hui, étudier les magnificences et les misères de Jérusalem, d'Athènes, de Rome, de Mexico et de la grande capitale du royaume des Incas.

Mais la littérature, les arts et la civilisation sont eux-mêmes subordonnés à une autre grande puissance ; ils sont, malgré eux, les humbles sujets d'un autre grand principe sous l'égide duquel ils fleurissent et prospèrent, mais, en dehors duquel, tout en jetant çà et là quelques fugitives étincelles, ils s'acheminent fatalement vers la désorganisation et les ténèbres de l'oubli. Et ce grand principe qui les nourrit et les soutient ; cette grande puissance qui les inspire et les illumine, c'est la religion et seulement la religion.

Otez cette force, inspiratrice parce qu'elle es

mystérieuse, véritablement civilisatrice parce qu'elle est divine, et tout tend à retourner, non pas vers la barbarie, ce qui ne serait qu'un demi-mal, mais vers le sensualisme et l'abrutissement, ce qui est le comble du malheur. On peut éclairer l'ignorant et adoucir les mœurs du barbare, mais il est impossible, humainement parlant, de guérir cette terrible maladie, le sensualisme qui est devenu, pour certaines sociétés, ce qu'est l'usage de l'opium pour les Indes et la Chine, une seconde nature.

Il me serait difficile, dans un seul article, d'embrasser tout le sujet que j'ai annoncé. Je me contenterai donc, pour aujourd'hui, de traiter la première partie, qui a rapport à la littérature. Les beaux-arts, c'est-à-dire la musique et la peinture, les seuls que nous ayons ici, avec, peut-être, un peu d'architecture, feront le sujet d'un second entretien.

Et d'abord, il serait peut-être à propos de nous demander, en commençant : Avons-nous dans cette province, une littérature proprement dite? La question, déjà posée, a été résolue dans le sens négatif. J'ai le plus grand respect pour cette opinion, mais je pense, néanmoins, qu'elle n'est pas tout-à-fait juste.

Il est bien vrai que nous ne sommes pas un peuple distinct et fils de ses propres œuvres. Nous ne sommes qu'une fraction séparée d'une autre grande nation dont nous parlons la langue, et dont nous reflétons, plus ou moins, le caractère et les habitudes. Mais il n'est pas moins vrai, d'un autre côté, que nous avons notre existence à part et que le milieu dans lequel nous avons vécu depuis trois siècles, sans altérer les sentiments d'affection qui nous relient à la mère-patrie, nous a donné un certain cachet qui nous est propre, et qui se retrouve, naturellement, dans ce que nous produisons.

Et si ce signe distinctif n'était pas suffisamment accusé chez nous, nous pourrions en montrer un autre exemple frappant chez nos voisins qui, sous ce rapport, sont dans une position semblable à la nôtre, moins toutefois cet envahissement d'un élément étranger qui nous a forcés de nous replier sur nous-mêmes, et d'apprendre à ne compter que sur nous, pour ne pas nous laisser envelopper et permettre d'effacer peu à peu notre nom du livre des nations.

Aux Etats-Unis, nous avons la langue anglaise, mais ce n'est déjà plus l'Angleterre. La littérature et les beaux-arts ont quelque chose qui les distingue de la littérature et des arts de la Grande-Bretagne. Ce serait trop sortir de mon sujet que de vouloir indiquer ici ces nuances. Il suffit, au reste, d'attirer l'attention sur ce fait pour le constater.

La littérature a eu chez nous une enfance longue et difficile. On ne peut même pas dire qu'elle ait

encore dépouillé ses derniers langes. Nos pères n'avaient le temps ni d'étudier le style ni de tourner des périodes. Le peu d'écrits qu'ils nous ont laissés ont été burinés à grands traits par le soc du défricheur, ou l'épée du soldat. Et, cependant, ces pages sublimes resteront dans les fastes de notre histoire comme autant de monuments offerts à l'admiration des âges futurs. C'est la grande époque des temps héroïques.

Mais les choses ont changé ; ce n'est plus dans une carrière aussi dangereuse que nous allons aujourd'hui cueillir des lauriers. C'est sur un terrain plus pacifique que nos lettres essayent leurs premières forces, et s'engagent dans cette voie de progrès qui semble s'ouvrir devant elles.

Les premiers efforts dans ce sens ne datent pas encore de bien longtemps.

Le *Répertoire National*, fondé à Montréal, en

1848, est à peu près la première tentative que l'on ait faite dans le but de provoquer la plume de nos hommes instruits, et de fixer le fruit de leurs travaux d'une manière permanente. Il est bien entendu que je ne parle pas de la presse qui, malheureusement alors comme aujourd'hui, à de rares exceptions près, était loin de pouvoir servir de modèle sous le double rapport du style et de la dignité.

Le *Répertoire National* portait pour épigraphe cette phrase sans prétention : « Les chefs-d'œuvre sont rares et les écrits sans défauts sont encore à naître. » Hélas ! c'était bien vrai, et jamais recueil n'a été plus fidèle à sa devise. Cependant, il est juste d'apprécier ici plutôt les intentions que les résultats. A ce point de vue, le *Répertoire National* a rendu un grand service. Il a été pour nous ce premier pas qui coûte tant, ce premier effort qui se remet de jour en jour, ce premier mot, cette

première phrase d'un écrit qui sont si longs à trouver.

Ce début n'a pas été brillant, avouons-le, mais respectons, en même temps, une tentative qui, dans son idée première, ne manquait pas de grandeur.

Les quatre volumes du *Répertoire* contiennent une tragédie en trois actes et en vers, de M. Gérin-Lajoie, intitulée : *Le jeune Latour*. Cette pièce avait été représentée au séminaire de Nicolet, en 1844. M. Gérin-Lajoie n'avait alors que dix-neuf ans : c'est sa meilleure excuse. Cette composition, cependant, malgré ses défauts, laisse deviner le talent qui devait plus tard faire honneur aux lettres canadiennes.

Les quatre volumes renferment, en outre, une foule de petites pièces en prose et en vers, comédies, vaudevilles, légendes, historiettes, signés par

Dupont, Lenoir, L'Ecuyer et autres. Ce sont des premiers essais plus ou moins bien réussis et sentant, d'une lieue à la ronde, l'*amplification* de l'élève de belles-lettres. On y trouve également un grand nombre de satires de M. Bibaud, lesquelles, certainement, ne sont pas « ces écrits sans défauts qui sont encore à naître. » Le tome troisième, surtout, est, presqu'en entier, composé de pièces de poésie comme nous en avons tous commises dans ces beaux jours de la jeunesse où l'on ne doute de rien, pas même de l'avenir, où l'on a foi dans toute chose, surtout dans son talent de poëte. En revanche, le tome deuxième contient cinq discours de M. Etienne Parent, reflétant ce cachet de distinction qu'on ne retrouve que chez bien peu de nos littérateurs.

C'est également vers ce temps qu'il faut placer la naissance du premier *Album de la Minerve*, revue de littérature et de modes, *illustrée*. C'était une

entreprise colossale pour l'époque. Aussi, a-t-on dû l'abandonner au bout, je crois, de deux ou trois années. Je n'ai pas pu me remettre sous les yeux ce premier *Album* dont les exemplaires sont, aujourd'hui, extrêmement rares ; et mon savoir n'est ici appuyé que par mes souvenirs, lesquels, vous le comprendrez sans peine, datant d'aussi loin, sont nécessairement assez obscurs. Je me rappelle néanmoins, fort distinctement, la faveur avec laquelle avait été accueilli le premier roman canadien, par M. Georges de Boucherville, intitulé : *Une de Perdue Deux de Trouvées*. Ce fut, parmi la jeunesse surtout, une révélation. Nous ne comprenions pas, à cette époque, qu'un des nôtres put concevoir et écrire en entier une œuvre de cette importance.

La suspension de l'*Album* est venue interrompre la publication de cet intéressant récit que M. de Boucherville a repris ensuite, dans la *Revue Canadienne,* en 1864. Les derniers chapitres, cepen-

dant, composés près de vingt ans plus tard, sont loin d'avoir cette verve et cette fraîcheur qui caractérisaient la première partie de l'ouvrage.

On pourrait aussi signaler, à cette époque, la première ***Revue Canadienne***, l'***Album de la Revue Canadienne*** et le ***Ménestrel***, journal littéraire et musical. Mais ces publications n'ont fait qu'apparaître pour s'éteindre presqu'aussitôt.

J'ai pu et j'ai même dû oublier quelques noms dans cette courte nomenclature ; car notre siècle marche si vite que vingt-cinq ou trente années constituent déjà un passé assez reculé dont les souvenirs s'obscurcissent et s'effacent presque dans la poussière brillante que soulève notre course un peu échevelée.

L'année 1857 a vu la naissance du ***Journal de l'Instruction publique***, publié par M. Chauveau. Quoique cette feuille s'occupât de pédagogie plutôt

que de littérature, elle a cependant donné un certain élan aux lettres canadiennes par des écrits empreints d'une grande distinction. Ses excellentes revues bibliographiques surtout, n'ont pas peu contribué à éclairer le goût de notre public, et à inspirer à nos écrivains cette crainte salutaire qui est le commencement du succès, et qu'ils avaient semblé ignorer jusqu'alors. M. Chauveau avait d'ailleurs une plume qui savait se faire remarquer et faire école ; et il est souverainement regrettable que d'autres préoccupations l'aient empêché de se livrer à une carrière pour laquelle il était si fortement doué.

Nous voici maintenant arrivés à une seconde époque de notre littérature. Je veux parler de la création des *Soirées Canadiennes*, dont la première livraison parut en février 1861. Car il faut bien remarquer que l'apparition d'une publication nouvelle indique toujours un mouvement nouveau

dans les idées, une aspiration neuve qui sent le besoin de se communiquer à un public plus étendu.

Jusque-là, sous le rapport littéraire, Montréal semblait avoir le pas sur la vieille cité de Champlain. Constatons, sans vouloir trop en tirer vanité, mais aussi sans fausse humilité, que, depuis lors, Québec s'est noblement vengé.

Les *Soirées Canadiennes* sont véritablement le premier recueil sérieux de notre littérature. Les promoteurs de cette œuvre éminemment utile portaient des noms qui étaient alors et sont encore aujourd'hui des autorités dans les lettres canadiennes. Le style s'était formé. On avait dépouillé cette phrase qui se traînait, sans se fixer, du latin à l'anglais et de l'anglais au latin, quand elle ne s'habillait pas dans la vieille façon de Montaigne et de Rabelais. Car, quelque respect que l'on doive avoir pour l'antiquité, il ne faut pas, d'un

autre côté, exagérer cette passion d'archéologue qui peut plaire par un certain aspect original, mais qui finit par paraître tout à fait démodée.

Il faut, sans vouloir trop se lancer dans les singularités de l'âge présent, suivre un peu son siècle, et ne pas persister à arborer la perruque frisée et poudrée, quand chacun s'en tient aux cheveux que la nature lui a donnés. L'excès, en quoi que ce soit, n'est pas de mise ; et je crois que, après tout, il vaut mieux suivre le conseil d'Horace et prendre un juste milieu.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

C'est ce que les fondateurs des *Soirées Canadiennes* me paraissent avoir compris et tâché de faire adopter. Ce recueil renferme des écrits qui méritent d'être relus et étudiés. *Trois Légendes de mon Pays,* par M. Joseph-Charles Taché, sont écrites dans un style trés-pur et offrent des ensei-

gnements qui sont de tous les temps et de tous les âges. Ces enseignements conviennent surtout à notre époque où les croyances affaiblies par les dissentiments, où les principes chancelants sous les efforts d'une lutte violente, ont besoin de se retremper au souvenir de cette grande et vigoureuse nature, de cette admirable simplicité des premiers occupants de notre sol que la religion a, pour ainsi dire, émondés et transformés, sans les altérer ni les détruire.

M. Taché a signé, dans les *Soirées*, plusieurs écrits portant tous le même cachet de cette foi sincère, et de cette philosophie chrétienne si admirable que notre siècle cherche à remplacer, fort mal à propos, par toutes sortes de systèmes dont le dernier éclos ne poursuit son règne d'un jour, qu'après avoir dévoré ses aînés.

La Jongleuse, de M. l'abbé Casgrain, a également paru dans ce recueil. C'est une de ces

légendes fantastiques comme nos pères en racontaient au coin du feu pendant les longues veillées de nos hivers canadiens, et qui avaient pour théâtre les bords poétiques de notre grand fleuve.

Car nous avons sur les autres nations cet avantage littéraire que notre civilisation a marché côte à côte, pendant longtemps, avec un peuple encore barbare. Pour trouver des épisodes féeriques, nous ne sommes pas obligés, comme les Européens, de remonter le cours des siècles, et de fouiller des monuments plus ou moins indéchiffrables. Nous avons l'âge primitif presque sous les yeux, et nous pouvons puiser largement dans les trésors d'une période héroïque qui nous est contemporaine.

Comme tous les récits de cette époque de notre histoire, la légende de M. Casgrain met en scène les farouches Iroquois, ces ennemis si redoutés, non-seulement des blancs, mais de toutes les

nations sauvages du Canada. L'auteur y adopte ce style original et imagé qui, en traitant un autre sujet, aurait pu paraître un peu trop miroitant, mais dont l'éclat convient très bien, cependant, à ces récits féeriques où le mystérieux et l'imprévu vous empoignent à chaque chapitre, pour vous faire voyager à tire d'aile dans leur sphère enchantée. Cette légende est, néanmoins, remplie de hauts enseignements et laisse, à ceux qui l'ont lue, des impressions d'autant plus fortes qu'elles ont été communiquées dans cette manière originale et vive qui captive la mémoire après avoir frappé l'esprit.

Ce fut toute une surprise, et je suis certain que bien des jeunes talents, après avoir lu ce récit imagé et si fortement coloré, ont rêvé, sans les atteindre, des succès extraordinaires dans un style qui est réellement plus facile à lire qu'à bien traiter.

Il serait trop long d'analyser tous les écrits aux-

quels les *Soirées* ont donné une hospitalité aussi honorable d'une part que de l'autre. Qu'il me suffise de noter les poésies de MM. Fréchette, Chauveau, Fiset, Lemay, Larue et Taché. Je ne puis pas, cependant, m'empêcher de mentionner d'une manière toute spéciale *La promenade des trois morts*, de M. Octave Crémazie, ce poëte par excellence de la patrie, que des circonstances si regrettables ont enlevé à nos lettres dans un moment où elles avaient tant besoin de l'éclat de son talent pour éclairer leur route et soutenir leurs pas encore mal assurés. Qu'il me soit permis d'adresser, en passant, une parole de sympathique admiration à un homme qui peut bien avoir eu, comme nous tous, dans la vie, son heure malheureuse et sombre mais qui, néanmoins, du fond de son exil, a droit aux égards et au respect dus à une royauté que le malheur d'un moment a fait tomber de son trône sans lui enlever son auguste caractère.

Autour des noms que j'ai déjà cités viennent se grouper des œuvres de mérite de MM. Ferland, Bourassa, Larue, Renaud et de Boucherville. Il me tarde, cependant, d'arriver à deux ouvrages qui ont eu alors leur retentissement, et qui, aujourd'hui encore, n'ont rien perdu de la bonne impression qu'ils avaient produite. Je veux parler des *Anciens Canadiens* de M. de Gaspé, [1] et de *Jean Rivard*, par M. Gérin-Lajoie.

Je n'ai pas besoin de faire ici l'éloge de M. de Gaspé, ce courageux septuagénaire qui écrivit son premier volume à l'âge où d'autres songent à jouir d'un repos bien mérité. Je me rappelle, cependant, l'étonnement général que provoqua l'apparition de ce livre si frais et si plein de cette verve gauloise qui, Dieu merci, n'est pas encore éteinte parmi nous. Ce fut un maître coup d'aiguillon

1 Les premiers chapitres de cet ouvrage ont paru dans les *Soirées*.

appliqué à notre jeunesse naturellement paresseuse, lorsqu'il s'agit de cultiver les arts et les lettres. L'exemple était parti de haut ; mais il a porté et porte encore son fruit.

M. de Gaspé, du reste, ne devait pas s'en tenir à ce premier essai. Il a, par la suite, publié, dans le *Foyer Canadien*, une étude remarquable sur les Récollets, et ses *Mémoires* que notre population littéraire a lus avec délices, et auxquels une plume plus autorisée que la mienne a déjà su rendre justice.

Jean Rivard, par M. Gérin-Lajoie, n'est pas ce qu'on peut appeler une œuvre de style. C'est, cependant, un travail bien écrit, et qui a surtout une utilité pratique que personne ne songera à contester. C'est un genre nouveau, appartenant essentiellement à ce pays, et qui devrait tenter un peu plus la plume de nos écrivains. Le meilleur éloge que l'on puisse faire de ce livre, c'est de dire

que les autorités l'ont jugé digne d'être distribué en prix dans nos écoles.

Je m'aperçois que j'aurais dû ouvrir plus tôt une parenthèse pour signaler un ouvrage qui, tout en n'ayant aucune prétention littéraire, est, néanmoins, un monument dont les lettres de tous les pays s'honoreraient à bon droit. Je veux parler de l'œuvre de notre grand historien, le regretté M. Garneau. Une étude du genre de celle-ci ne doit pas, en général, mentionner les travaux purement historiques ; mais j'ai cru qu'il était convenable d'établir une exception en faveur d'un livre qui fait autant d'honneur à la littérature qu'à la science, et je suis certain que personne ne me reprochera d'être sorti de mon sujet en rendant ici hommage à un grand esprit, dont les travaux consciencieux n'ont peut-être pas toujours été appréciés autant qu'ils le méritent.

J'ai mentionné, tout à l'heure, le *Foyer Cana-*

dien. Hélas! tout ce qui est humain n'a guère de durée. Ajoutons, en nous frappant la poitrine, que tout ce qui est canadien est malheureusement moins durable encore.

Les *Soirées Canadiennes* ne retrouvaient déjà plus cette unanimité d'impulsion qui avait caractérisé leurs débuts. Je ne veux pas dire que la discorde fût dans le camp ; mais, enfin, je constate le fait que le *Foyer Canadien* est entré dans l'arène avant que les *Soirées* en fussent sorties. Etait-ce dans le but de faire une concurrence, ou pour offrir une aide généreuse? Cette époque est encore trop rapprochée de nous pour que je veuille la juger : l'histoire contemporaine est pleine de danger pour celui qui ose l'écrire.

Quoiqu'il en soit, peu de temps après, les *Soirées Canadiennes* sont passées de vie à trépas, et le *Foyer Canadien* n'a pas tardé lui-même à suivre dans la tombe ses sœurs aînées.

On retrouve, dans le *Foyer*, les mêmes écrivains, à peu près, que dans les *Soirées*. C'est une publication faite avec beaucoup de soin, sous tous les rapports, et qui n'a pas manqué de donner une impulsion utile à notre littérature. Le quatrième volume, cependant, inaugure un genre qui ne devrait peut-être pas trouver place dans un recueil de cette nature : chaque livraison renferme une ou deux pages de *variétés* et de *bons mots* d'un goût assez douteux.

Aussi, de ce moment, le *Foyer* baisse, faute d'aliments convenables, et finit par s'éteindre tout-à-fait sous les cendres.

Dans l'intervalle, la jeunesse de Montréal, jalouse peut-être de l'importance que prenaient les lettres de Québec, avait fondé, en 1864, la *Revue Canadienne*, qui, plus heureuse que bien d'autres publications, a pu franchir les époques difficiles et compte maintenant une existence de

près de douze années. C'est un âge enviable, sous une latitude comme celle de notre pays.

On trouve, parmi les fondateurs et les collaborateurs de ce recueil, des noms bien connus dans nos lettres : MM. Bourassa, de Boucherville, Fabre, Royal, de Bellefeuille, Marchand, Marmette, de Guise et beaucoup d'autres.

Comme toutes nos publications, la *Revue Canadienne* a eu ses journées de soleil et ses journées d'ombre, et bien des choses médiocres s'y sont introduites en contrebande. On y trouve, d'un autre côté, des études remarquables sur le droit constitutionnel, le droit civil et le droit statutaire, des revues bibliographiques faites avec habileté, et surtout avec conscience, ce qui est beaucoup plus rare. *Une de perdue deux de trouvées*, par M. de Boucherville ; *Jacques et Marie*, par M. Bourassa ; *Le Cœur et l'Esprit*, par M. Fabre ; deux comédies de M. Marchand, et *De Québec à Mexico*,

par M. Faucher, sont des œuvres qui peuvent se comparer avantageusement avec beaucoup d'écrits que nous offrent les revues étrangères sur des sujets analogues. *De Québec à Mexico* est le premier ouvrage de longue haleine dû à la plume de M. Faucher, qui du coup s'est placé au premier rang parmi nos littérateurs. M. Faucher a dernièrement réuni tous ces écrits dans quatre jolis volumes dont une littérature plus vieille que la nôtre s'honorerait à bon droit.

Des études historiques et religieuses d'un grand mérite ont également vu le jour dans la *Revue Canadienne.* C'est aussi là que M. Marmette, notre romancier historique, a fait ses débuts. L'auteur du *Chevalier de Mornac* a heureusement fait oublier celui de *Charles et Eva.* Du reste, on n'est pas obligé de faire de sa première œuvre un chef-d'œuvre, et on ne doit pas regretter, en tous cas, d'avoir signé *Charles et Eva* quand on peut,

par la suite, montrer cette même signature, avec un légitime orgueil, à la première page de l'*Intendant Bigot*.

Il me serait impossible de donner ici une liste complète de tout ce qui, dans cette publication, est digne de remarque. Ce que je tiens à constater, c'est que la *Revue*, tant qu'elle est restée véritablement canadienne, a vu des jours prospères. Du moment qu'elle a accueilli des auteurs étrangers, et qu'elle s'est mise à reproduire les œuvres, assurément belles, mais peu canadiennes, de Gustave Aimard, de Louis Veuillot, d'Hippolyte Audeval, de M[me] Craven et autres, elle est entrée nécessairement dans une période de décadence. Et la chose se comprend facilement. On forme une liste d'abonnés pour une publication destinée à promouvoir la littérature canadienne, à la répandre et à la faire connaître ; puis, on donne à ses lecteurs, au lieu d'écrits indigènes, des reproductions

étrangères. Evidemment, les directeurs ne remplissent pas leur partie du contrat, et l'abonné, libéré, en quelque sorte, de ses obligations, leur tourne le dos.

Aussi, depuis un peu plus d'un an, la ***Revue*** a-t-elle dû adopter une autre ligne de conduite et revenir à l'idée dont s'étaient inspirés ses fondateurs. Il est à espérer que ce retour aux bonnes traditions sera bien accueilli et surtout bien rémunéré.

Je mentionnerai encore l'***Echo du Cabinet de Lecture Paroissial***, excellente compilation fondée en 1859, et j'en finirai avec cette partie un peu aride de mon sujet pour considérer le temps actuel et l'état de la littérature canadienne pendant ces dernières années.

Et c'est ici que nous pouvons nous demander, après avoir parcouru rapidement cette période de

près de trente ans, si véritablement, aujourd'hui, il y a lieu de constater un progrès bien réel.

Je ne voudrais pas avoir l'air de flatter les écrivains de mon époque ; mais il me serait difficile de ne pas reconnaître qu'il y a un progrès, non-seulement réel, mais extrêmement accentué.

Jusqu'à ce jour, au point de vue de la littérature, l'Europe nous ignorait complètement ou à peu près. Mais, depuis quelques années, nos écrivains ont pu franchir ce cercle étroit dans lequel ils étaient enfermés, pour se produire au dehors et parler dans un horizon un peu plus étendu. On nous lit en France ; on nous lit surtout aux Etats-Unis, et des revues de ces deux pays ont non-seulement signalé et commenté, mais reproduit les meilleurs écrits de nos littérateurs.

Le beau, quelque part qu'il se manifeste, provoquera toujours l'admiration ; l'essentiel est qu'il

soit mis en lumière. Un discours, par exemple, comme celui qu'a prononcé M. Chauveau lors de l'inauguration du monument commémoratif de la bataille de Sainte-Foye, fait nécessairement sa marque, même chez les nations qui sont le plus habituées aux grandes joûtes oratoires. On est forcé d'avouer qu'un peuple qui possède un orateur capable de penser et de dire de semblables choses, n'est pas un peuple illettré, mais fait preuve, au contraire, d'un goût extrêmement développé pour les œuvres véritablement littéraires.

Les conférences de M. l'abbé Holmes, dont on vient de faire une seconde édition, sont, dans un autre genre, un de ces monuments qui parlent par eux-mêmes ; et le fait qu'on ait senti le besoin de reproduire une seconde fois ces admirables discours indique à lui seul, pour notre époque, un progrès étonnant dans le sentiment du bon et du beau littéraires. Je sais bien que ces deux ora-

teurs distingués ont, en eux-mêmes, tout ce qu'il faut pour provoquer et attacher l'admiration ; mais je désire faire ressortir ce fait que leurs belles œuvres empruntent de la publicité qu'ont su conquérir les auteurs de nos jours, un regain de faveur et d'éclat qui ne peut que profiter à tout le monde.

Je pourrais dire la même chose des écrits poétiques de MM. Fréchette et Crémazie, que nous n'avons pas été seuls à admirer et que la France a salués avec un légitime orgueil.

Il serait extrêmement délicat pour moi d'entrer ici dans une étude détaillée des œuvres qui viennent de se produire ou qui se produisent actuellement. Je ne puis pas, cependant, m'empêcher de signaler les écrits remarquables de MM. Casgrain, Fauch[illegible] de St. Maurice, Marmette, Lemay, Larue, Bui[illegible] Evanturel, Marchand et Routhier, qui, dans les divers genres, contribuent puissamment à promouvoir notre littérature, et à la faire non-seulem[illegible]

connaître, mais estimer à l'étranger. C'est grâce à eux si nous pouvons, aujourd'hui, parler à un public plus étendu et faire de nos écrits une chose qui rémunère et peut, par conséquent, se soutenir par elle-même. Car, il est inutile de se le dissimuler, les littérateurs, pas plus que le reste de l'espèce humaine, ne sauraient vivre de l'air du temps ; et ce qu'on est convenu d'appeler le nerf de la guerre peut, à aussi bon droit, s'appeler le nerf de la littérature.

Autrefois, et cet autrefois ne remonte guère à plus de dix ans, l'écrivain travaillait pour le seul amour de l'art, ou, du moins, dans le seul but de se faire une réputation. Ce sont, sans doute, deux motifs pleins de noblesse et de grandeur, et ceux qui ont le moyen d'y chercher exclusivement leur inspiration n'en ont pas un mérite moins digne d'admiration. Mais, en somme, sans être trop matérialiste, il faut bien compter un peu avec les

exigences de la vie terrestre, et je ne crois pas, comme certaines personnes—celles-là n'ont sans doute jamais senti l'aiguillon de la faim—je ne crois pas que l'on prostitue l'art en le faisant servir à produire le pain quotidien. On a écrit d'admirables choses, sur ce sujet, pour encourager les artistes dans tous les genres à mépriser les souffrances de la chair, et à poursuivre, sans défaillir, leur noble but, en tenant leurs yeux fixés sans cesse sur ces étoiles brillantes, mais glacées comme l'étoile polaire : la gloire et la renommée Hélas il est difficile de tirer quelque chose de son encrier lorsque l'encre s'y gèle, et il est presque impossible de se recueillir quand c'est la faim qui se charge de donner constamment des distractions. Le génie seul est capable de ces actes surhumains et, de nos jours, les génies sont rares. Notre latitude impitoyable pourrait, d'ailleurs, paralyser leur aile et abaisser quelque peu la hauteur de leur

vol. Il est bien probable, dans tous les cas, que ces admirables conseils dont je parlais tout à l'heure ont été écrits dans un fauteuil moelleux et sous la chaude influence d'un brasier pétillant. Il n'y a rien comme les prodigues pour donner des cours d'économie. Il n'y a rien comme les riches pour savoir bien prêcher les avantages de la pauvreté.

Quoiqu'il en soit, dans les circonstances où nous sommes, il est impossible de ne pas avouer que la rémunération des œuvres de l'esprit ne soit une des conditions nécessaires au progrès de notre littérature. Et il est de fait que de l'adoption de ce système date l'essor qui a été imprimé aux lettres dans ce pays.

Les fondateurs de la *Revue Canadienne* ont été, je crois, les premiers à consacrer ce principe. Malheureusement, leurs ressources limitées ne

leur ont pas permis de réaliser toutes les espérances qu'ils avaient laissées entrevoir.

L'Opinion Publique est ensuite entrée dans cette voie, et a pu s'y maintenir au profit des uns et des autres.

L'Album de la Minerve, ressuscité en 1872, avait également adopté ce système, et l'aurait exploité avec beaucoup de succès, si d'autres entreprises plus considérables et plus importantes n'eussent obligé ses promoteurs à suspendre leur intéressante publication.

Il y a, toutefois, un fait maintenant bien établi, c'est qu'aucune revue ne peut, dorénavant, subsister parmi nous si elle ne se résigne à rémunérer convenablement ceux qui fournissent l'aliment à sa vie intellectuelle.

Du reste, nous devons à ces généreux bienfaiteurs de la littérature canadienne un tribut

reconnaissance que nous leur accordons avec la plus entière sincérité. Mais il y a, cependant, quelqu'un à qui nous devons encore plus, qui a été le véritable promoteur et le soutien de ce nouvel état de choses ; qui s'est interposé, avec toute l'autorité que lui donnait son indépendance, entre l'auteur et les éditeurs ; qui a forcé ceux-ci à reconnaître la suprématie de ceux-là, et qui a imposé ce principe, juste d'ailleurs, que l'écrivain qui compose un livre a droit à une rémunération au moins aussi grande que celle du prote qui en fait l'impression. J'ai nommé M. l'abbé Casgrain.

M. Casgrain peut être appelé justement le père nourricier de la littérature canadienne. C'est lui qui l'a tirée de l'état de sujétion où elle languissait, pour lui permettre de s'asseoir au soleil du droit et de la liberté. Il a lui-même donné le précepte et l'exemple.

Là-dessus, il ne peut, ou, du moins, il ne doit y avoir qu'une opinion.

Parmi les jeunes littérateurs de nos jours, il y en a peu qui ne lui doivent un bon conseil ou une aide donnée à temps ; et beaucoup de nos écrivains sont parvenus aujourd'hui à se faire un nom, qui n'y seraient jamais arrivés s'ils n'avaient rencontré sur la route cet ami plein de dévouement et désintéressement, qui sait mettre de côté toutes les petites jalousies de métier, et qui se réjouit du succès des autres comme de son propre succès.

Ces choses sont assez rares pour qu'on ne les passe pas sous silence.

Maintenant que nous avons vu, à vol d'oiseau pour ainsi dire, ce qu'a été et ce qu'est notre littérature, nous pouvons légitimement nous demander—et c'est par là que je terminerai—quelles peuvent être nos espérances pour le futur.

J'ai étudié de près le mouvement littéraire, depuis quelques années, et il m'a semblé que les progrès immenses que nous avons accomplis nous donnent le droit d'avoir une entière confiance dans l'avenir. Mais, pour arriver à des résultats sérieux, il nous faut deux choses.

D'abord, il est indispensable d'apporter, non pas un changement radical, mais certaines modifications dans notre système d'instruction.

J'ai le plus grand respect pour l'antiquité ; et les monuments littéraires qu'elle nous a laissés, après avoir éclairé nos esprits, feront encore, pendant bien longtemps, l'admiration de ceux qui viendront après nous. Mais il me semble, d'un autre côté, que nous ne tenons pas assez compte de l'âge présent. Je ne veux pas qu'on abandonne Homère et Virgile ; mais je voudrais que leurs admirateurs fussent moins exclusifs, et nous permissent d'étu-

dier davantage ceux qui sont plus rapprochés de nous.

Dans toutes les branches des connaissances humaines, il y a eu, à l'origine, des tâtonnements et des essais. Puis, les siècles, dans leur marche, se sont servi des découvertes de leurs devanciers pour pousser plus avant leurs recherches, et arriver à des résultats que ceux-ci n'avaient pu atteindre.

Si, aujourd'hui, chaque savant était obligé de recommencer les calculs effrayants qu'ont dû s'imposer les Copernic, les Galilée, les Newton, les Morse, pour arriver aux résultats qu'ils ont obtenus, la science en resterait au même point, sans avancer d'un seul pas. Mais on fait mieux. On prend ce qui est déjà fait ; on l'approfondit, on l'améliore, on le perfectionne. C'est ainsi qu'on avance et que chaque siècle apporte son contingent de découvertes et de perfectionnements sous l'œil de Dieu

qui bénit ces travaux lorsqu'ils sont faits dans un bon esprit, et qui les anéantit quand ils tendent à s'éloigner de la source de toute science et de tout progrès.

Je n'ignore pas que ces idées ne sauraient s'appliquer entièrement à la littérature ; mais faut-il admettre, d'un autre côté, qu'elle soit le seul art où le progrès reste en quelque sorte impossible, et que l'antiquité, sur ce sujet, ait dit le dernier mot ?

Certainement non.

Je conçois qu'on doive s'éloigner, autant que possible, de cette littérature immorale et matérialiste qui, de nos jours, envahit le monde, et tend à l'éblouir par un clinquant de faux aloi ; mais, par contre, il y a des beautés, des magnificences que l'on semble rejeter avec un peu trop de mépris.

Le tout est de bien choisir, et c'est ce que nous ne faisons pas assez. Une arme dangereuse dans

une main inexpérimentée peut devenir le salut même avec un bras qui sait s'en servir.

Nous avons cette main inhabile, je l'avoue; mais nous possédons également ce bras exercé et ferme : c'est à lui que j'en appelle pour nous guider dans une voie qui ne peut que nous conduire au succès.

Il y a une seconde cause qui entrave, parmi nous, les progrès de la littérature. C'est l'absence complète d'une véritable critique littéraire.

J'ai remarqué que, dans notre province, lorsqu'il se produit une œuvre littéraire, on la blâme à outrance, où on l'élève jusqu'aux nues. Il n'y a pas de milieu : le livre est plat ou sublime. Cela vient de ce que, généralement, la plume du critique est placée entre les mains d'une personne tout-à-fait inexpérimentée, qui, ne pouvant juger par elle-même, et, souvent, n'ayant pas même lu l'ouvrage

dont il s'agit, donne libre cours à la haine ou à l'amitié que peut lui inspirer le nom de l'auteur. Souvent, un livre d'un mérite réel subit la censure vinaigrée d'un mousse de la plume, tandis que, le lendemain, une fadeur littéraire est placée par le même au rang des chefs-d'œuvre.

Cet état de choses est profondément regrettable et de nature à décourager tout effort sérieux vers le progrès de nos lettres.

Je ne puis m'empêcher, en terminant, de témoigner, au nom du public lettré, mes remercîments aux directeurs de l'Université Laval, pour l'initiative patriotique qu'ils ont prise en ouvrant des concours publics où la jeunesse littéraire peut venir disputer la palme du mérite. L'Université n'avait pas besoin de ce nouveau sacrifice pour mériter les sympathies et l'admiration de tous ceux qui savent apprécier le dévouement qui se cache

sous le manteau de l'humilité chrétienne. Mais elle a voulu prouver que ce sont toujours ceux qui ont le plus fait qui font encore davantage. D'ailleurs, le proverbe le dit : « Noblesse oblige ; » et le Séminaire de Québec a un passé qui ne lui permet pas de faire les choses à demi.

Ce bel exemple a porté ses fruits, et j'ai vu avec plaisir que l'Institut Canadien de Québec a été le premier à le suivre en ouvrant, cette année, un concours d'éloquence.

Avec l'élan qui est déjà donné, et des encouragements partis de si haut, la littérature, dans la province de Québec, ne peut manquer d'arriver à ce degré de perfection qu'ambitionnent tous les véritables amis de la religion et de la patrie.

LE VRAI ET LE FAUX

Les uns disent : faites donc des portraits, vous les touchez bien. Les autres : écrivez donc des choses tendres, qui vont au cœur ; beaucoup de femmes vous lisent, vous leur devez des égards. D'autres, racontez-nous des anecdotes. D'autres, enfin : écrivez des énigmes ou des charades au bas de vos chroniques.

Je ferais bien des portraits; mais chacun s'y reconnait, le prend pour soi et s'en fâche.

Je dirais bien des choses tendres, mais franchement, cela devient fade.

Des anecdotes, mes amis me disent que je les raconte mal.

Des énigmes et des charades : ah ! par exemple, je puis vous en faire à l'année, surtout dans ce temps-ci, où la poésie et les vers sont à bien bon marché et se servent à toutes les sauces.

Les vers et la flatterie sont à l'ordre du jour.

Il n'y a de chose si extraordinaire qu'une personne ne puisse faire croire à une autre pourvu qu'elle sache finement l'envelopper dans un joli compliment.

On croit généralement que les femmes sont plus que les hommes accessibles à la flatterie. C'est

une erreur. Les femmes, quoique plus rusées que les hommes, savent moins déguiser leur vanité. Voilà tout.

Les compliments que l'on fait aux femmes s'adressent généralement à leur figure ou à leur toilette. Ceux que l'on fait aux hommes concernent l'esprit naturel ou les connaissances acquises.

Vous dites à une femme qu'elle est belle: naturellement et nécessairement sa figure sourit. De là vous concluez qu'elle est vaine.—Vous dites à un homme qu'il a du génie; son âme s'épanouit dans un sourire orgueilleux; sa figure semble repousser votre assertion, il baisse modestement les yeux. Vous concluez qu'il a autant de modestie que de savoir.

Dans les deux cas, vous vous êtes fourvoyé.

Cette femme n'était pas vaine: son sourire est

un acte physique. Cet homme n'est pas modeste: mais sa figure est un masque qui n'a pas laissé voir la satisfaction de son âme orgueilleuse.

Méfiez-vous d'un homme qui ne vous regarde pas en face quand vous lui parlez. Cet homme-là est coupable ou sur le point de l'être. Ou bien, ce qui est pis encore, il est profondément hypocrite. Quand le cœur est haut et droit, le regard l'est aussi.

Je n'aime pas cet œil qui se dirige sous ses cils abaissés cinq ou six pouces plus bas que le vôtre et un peu de côté. Encore une fois, l'âme honnête regarde sans effronterie, mais en face.

Il y a des personnes dont le rire aigu blesse les oreilles et le cœur comme la pointe d'une lame empoisonnée. Un gros rire est le signe d'un petit esprit. Mais un bon rire, franc, honnête, annonce un cœur droit. Ne craignez rien de celui-ci:

mais gardez-vous de traiter avec l'homme au rire aigu.

Il est triste de songer combien peu souvent l'expression de la figure est en rapport avec l'état du cœur.

La dissimulation est aujourd'hui une vertu.

La langue est aussi fausse que le visage.

On tourne un mensonge sur sa figure, ou bien on l'habille dans une phrase béate, et la conscience est à l'aise.

—Pierre, dit le professeur à l'un de ses élèves, vous avez volé des prunes hier dans le jardin.

—Ah ! monsieur, répond Pierre avec un accent de sainte indignation, et en baissant les yeux, comment pouvez-vous croire une semblable chose ?

—Cependant, vous êtes allé au jardin à sept heures......

— A sept heures, monsieur ? je suis allé faire une visite.

Voyez, le vilain ! il n'a pas nié sa faute : donc il n'a pas menti. Seulement il n'a pas dit que c'est justement en allant à sa visite qu'il a pris les prunes. Et le misérable ira faire encore une visite demain, avec un mensonge sur la conscience d'autant plus corrompu qu'il ressemble plus à la vérité, et qu'il est basé sur ce qui s'appelle généralement la *restriction mentale*, autre horreur qui est une prostitution de la vérité.

Vous voyez un monsieur dans la rue. Il est d'un certain âge, grassouillet, un peu ventru et généralement porte des lunettes. Il est enveloppé de fourrures, possède une canne à pomme d'or et une tabatière du même métal. Tous ceux qui le rencontrent portent révérencieusement la main à leur chapeau : il leur jette un petit sourire protecteur.

Ce gros monsieur appartient à toutes les sociétés bienfaisantes.

Aujourd'hui vous lisez sur le journal qu'il a fait distribuer cinquante pains aux pauvres ; demain il fait don d'un terrain à une œuvre populaire. Son nom retentit partout, dans un concert d'admiration et de louanges. On n'a jamais vu aussi grand cœur.

Savez-vous seulement ce que c'est que cet homme ?

Un jour, il a eu la direction d'une banque, d'une caisse quelconque. La banque ou la caisse a failli. D'honnêtes commerçants y ont trouvé la ruine ; les pauvres, l'engloutissement de leurs petites épargnes.—Que de froid, l'hiver suivant, dans la maison mal close ! Des pleurs qui gèlent sur les joues ridées de la mère : de petits chérubins en haillons, engourdis par la bise glacée,

n'ayant plus même la force de dire leur faim. Lui, qui est si riche de l'amas de leurs dépouilles, il leur refuse brutalement un sou !

Leurs maisons lui appartiennent : si le loyer n'est pas payé, il les fait déguerpir, pa. ie ministère de son huissier.

Cet homme a pris des dépôts considérables : il était trop honnête pour donner des reçus. Cependant, quand les gens sont venus redemander leur argent : je ne vous connais pas, leur a-t-il dit.

—Mais, mon bon Monsieur !......

—Pas de mais !...... Si j'étais dépositaire d[e] votre bien, vous auriez un reçu. A la porte !

Et les pauvres pleurent, volent et se damnent.

Le lendemain, il balance ses livres : il a fait u

honnête gain de vingt-cinq mille piastres ! Il distribue vingt-cinq louis aux pauvres. Quel cœur ! Quelle âme ! !

Une femme passe ; une de ces femmes qui ont donné leur cœur à Dieu, et leur corps à la souffrance, aux pauvres ; une de ces femmes qui couchent sur la dure, au froid ; qui mangent une nourriture dont la vue seule vous ferait bondir le cœur : afin que les malades aient un peu plus de viande dans leur bouillon, les vieillards, un oreiller de plume pour leurs cheveux blancs, les petits enfants, un bas plus chaud pour leurs pieds d'ange ; une de ces femmes qui passent de longues nuits au chevet des malades, s'exposent à tout, misère, angoisse, agonie : qui prient à côté de la mort, la nuit, souvent avec la peur des fantômes ; une sœur de charité, enfin, passe : les gamins se moquent d'elle, les autres ne daignent pas la voir.

— Le fraudeur passe : on se prosterne.

Il n'y en a pas qu'un seul ; ils sont mille, ils sont million !

Ainsi est fait le monde.

LA CAMPAGNE

Avez-vous été élevé à la campagne, ou tout au oins, y avez-vous passé une partie de votre fance?

Tant mieux ; vous me comprendrez.

Etes-vous l'enfant des cités, dont les premières nées se sont passées entre une bonne et un

morceau de sucre candi, dont les promenades se sont faites à l'ombre d'un toit roulant et dont les mains gantées n'ont jamais bruni un peu sous la pluie et le soleil ?

Lisez-moi, si vous voulez ; mais je ne promets pas de vous amuser ; encore bien moins de vous attendrir.

J'y suis allé, l'autre jour, à cette campagne, un peu, pas longtemps, trente-six heures au plus. Un petit point dans mon existence, une goutte d'eau douce dans mon océan.

Il faut dire, toutefois, que, comme l'astronome qui fait sortir un monde de l'une de ces petites étincelles qui scintillent au firmament ; comme le savant qui se crée tout un peuple dans une goutte de rosée, j'ai étudié ce point, j'ai analysé cette goutte, non pas avec le télescope et la lentille, mais avec quelque chose de bien plus puissant

de bien plus infaillible, avec le souvenir du cœur.

N'allez pas croire que j'ai fait une des excursions rares, extraordinaires, impossibles, telles qu'on en fait dans les livres à sensation, où les heures comptent des jours et les jours des années.

Point.

Je suis parti tout uniment en voiture et je crois même que le cheval boitait d'un pied.

En sortant des murs, je me suis senti plus léger. Il faisait une journée splendide ; un de ces soleils qui font bailler la ville et sourire la campagne.

A mesure que nous avancions, je me sentais ...trer dans la poitrine de ces bonnes bouffées d'un ... dont je reconnaissais la saveur, j'aspirais avec ...lices de ces brises parfumées qui contiennent

dans chacun de leurs atomes tout un monde de souvenirs. Enfin nous sommes arrivés.

Une maison dont un architecte rougirait, mais qui vous fait plaisir à voir ; un véritable chemin, sans pavés ni pierre broyées, et avec des ornières très-sensibles ; une barrière qui s'ouvre en glissant ; des arbres par-ci par-là, plantés sans symétrie et aux troncs desquels la nature a travaillé toute seule ; des granges blanchies à la chaux, avec des portes rouges ; un ruisseau avec une planche jetée en travers, qui court au milieu d'un jardin où les fleurs et les choux vivent côte à côte et en bonne intelligence ; une basse-cour qui s'étend un peu partout, vu l'indiscrétion des canards et des poules ; un cheval à l'air pensif et une hanche au repos, chassant les mouches par tous les moyens connus de sa race ; enfin une vache qui rumine tranquillement la feuille de chou

qu'elle a dérobée par-dessus la clôture trop basse du jardin.

Prenez tout cela ; groupez-le au hasard, sans suite, sans rime, comme vous voudrez ; mettez que la grange soit sur le chemin et la maison par derrière ; faites le cheval blanc et la vache *caille* ; enfin arrangez ce petit tableau comme vous l'entendez ; c'est toujours le même fond, et, pour celui qui a vu toutes ces choses étant enfant, étant jeune homme, elles vont droit au cœur.

Habit bas et sans cravate, j'ai couru, regardé partout, je me suis couché sous chaque ombrage, j'ai mouillé mes mains et mes pieds dans chaque flaque d'eau.

Je suis descendu échelon par échelon du faîte de mes trente ans et je me suis trouvé transporté, sans presque m'en apercevoir, au bon temps d'autrefois où la vie était une rose dont les épines

ne se sont pas encore fait sentir ; où je jouissais du présent sans regretter le passé, que je touchais encore, et sans songer à l'avenir, que pour y voir de temps à autre, à travers un rêve doré, tout ce que les autres y ont vu comme moi et tout ce qu'ils n'y ont pas plus trouvé que moi : le voyage sans ses fatigues, le rêve qui ne se détruit pas au réveil.

Oh ! la campagne ! Comme elle est grande, comme elle est belle pour celui qui la revoit après une longue absence.

Chaque objet, chaque détail le plus insignifiant vous fait surgir un monde de souvenirs. Ce morceau de cèdre que vous ramassez en passant, vous reporte, rien que par son âcre parfum, à vingt ans en arrière. Vous étiez tout jeune ; ce jour-là (vous aviez travaillé d'importance toute la semaine), votre père, en récompense, vous avait donné un beau canif à deux lames et à manche blanc. Il

vous semblait que le monde vous enviait votre bonheur. Le premier morceau de bois sur lequel vous avez essayé les deux lames était un morceau de cèdre comme celui que vous venez de ramasser.

Ce grand chaudron soutenu par une barre de bois en travers sur deux fourches, cela vous rappelle-t-il quelque chose ? — Oui, il y a bien longtemps ; vous aviez cinq ou six ans. Vous couriez sur le bord d'un ruisseau. Il y avait des femmes qui faisaient bouillir, dans un grand chaudron semblable, et pour en faire du savon, le gros chien gris, avec lequel vous jouiiez souvent, mais qui était devenu trop méchant ; il avait fallu le tuer. Vous vous êtes approché un peu vite, pour demander aux femmes si bouillir faisait mal au chien. Vous avez trébuché et, en tombant vous vous êtes grièvement blessé sur l'oreille du chaudron. Toute la famille a pleuré. Le médecin est venu qui a sondé la plaie et vous a fait bien mal. Votre père et votre

mère se parlaient tout bas ; ils ont passé bien des nuits à votre chevet ; vous vous souvenez bien de tout cela, mais vous étiez trop jeune alors, et, à présent, vous comprenez ce qu'ils ont dû souffrir.

Cette vieille voiture dont les deux roues de devant sont détachées du brancard, que vous dit-elle donc ?

— Voici. Un jour, il y a encore bien longtemps, c'était en hiver, à Noël ; il gelait dur, mais pas de neige dans les chemins. Votre grande sœur était au loin. C'était le premier déchirement de la famille, la première fois que Noël aurait compté un absent.

Les chemins, impraticables.

C'est égal, se dit votre père, il faut qu'elle vienne. Le cheval fut attelé à une [illegible]ure semblable à celle-ci. Votre père y monte et part. En

sortant de la cour, pour prendre le chemin, il y avait un petit enfoncement. Le fer de l'essieu, rendu cassant par le froid, se brise comme un verre ; tout l'avant-train se détache, un craquement terrible ; et lui, embarrassé dans les guides, tombe lourdement sur la terre durcie. Vous êtes trop petit pour l'aider, il se relève tout seul et meurtri. C'est égal ; il met le cheval sur un gros traîneau de travail, peint en rouge, vous voyez encore cela, et part pour faire cinq lieues, marchant à côté quand il y avait de la terre, montant sur le siége, là où le traîneau pouvait glisser.

Cette flaque d'eau, vous rappelez-vous ? Il y en avait une semblable derrière la maison. Un jour vous vous y êtes baigné, dans la boue autant que dans l'eau. Un costume gâté. Il y avait eu défense, donc le fouet. Votre père avait des yeux mauvais, sa grosse moustache hérissée. Votre mère vous regardait sévèrement. Vous êtes entré en trem-

blant. L'instrument du supplice était une innocente tige de blé ; mais n'importe, cela vous fit pousser des cris comme si l'on vous écorchait. Avec cela votre mère vous mit au lit, et il vous est tombé une goutte chaude sur la figure, qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Aujourd'hui que vous avez été obligé de corriger bébé, vous savez bien que c'était une larme. Quelques instants après, on croyait que vous dormiez, vous entendîtes la grosse voix dire : « Pauvre petit, je lui ai peut-être fait mal, il a bien pleuré. » Il me semble que c'est le dernier fouet que vous avez eu.

Chaque pas que vous faites, chaque odeur que vous respirez vous rappelle un grand plaisir, une petite douleur. Vous recomposez ainsi, toute la famille. Chaque membre épars vient se grouper dans l'ensemble, et vous vivez pendant quelques instants de cette vie d'autrefois, avec votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs ; les courses du

jour dans les prairies, les contes du soir, près du feu ; tout ce qui s'était détaché, morceau par morceau, sous le courant des années, comme les feuilles laissent la branche une à une, sous le souffle du vent d'automne.

—Hélas ! cela ne peut pas durer ; le soleil se couche, et bébé a sommeil. Il faut reprendre en toute hâte le chemin de la ville. Adieu, chères brises, nous allons reprendre notre poussière. Il faut vivre. Dieu n'a-t-il pas dit à l'homme : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. »

Dieu nous avait infligé les sueurs, la civilisation et le progrès y ont ajouté la poussière et la fumée du charbon de terre.

LES PLACES D'EAUX

Nous voici à l'époque où tout le monde part pour les places d'eaux ; on y va chercher la santé, par coutume ou par ordonnance de médecin.

Le fait est que les bains et l'air de la mer sont une panacée universelle. On en use pour se faire maigrir ou pour gagner de l'embonpoint, suivant le

besoin du moment ; cela guérit les rhumes et les rhumatismes, l'excès de sang et l'anémie. Plusieurs patients y ont même trouvé un excellent remède contre la calvitie.

Mais je crois qu'au fond, ce qu'on va chercher surtout aux eaux salées, ce sont les distractions et les amusements. C'est, dans tous les cas, ce qu'on y trouve ordinairement en cherchant tout le reste, et je parie qu'on ne s'en plaint pas.

Dans cela, cependant, comme dans toutes les choses de la vie, il y a le côté plaisant quand il n'est pas regrettable, le côté de la contradiction et de l'abus.

De même qu'on va souvent à la comédie non pas pour entendre la pièce, mais pour être vu et faire concurrence à l'acteur principal ; de même un bon nombre de personnes vont aux eaux non pas pour jouir des beautés de la campagne et se

procurer un repos salutaire, mais dans l'unique but de changer de monde et d'aller faire figure sur un nouveau théâtre.

On voit cela de suite au nombre des malles rebondies que chaque voyageuse — et souvent chaque voyageur—fait empiler sur le wagon, ou le bateau qui a l'honneur de voiturer sa personne.

On parle des toilettes et des modes de la ville; elles semblent un simple négligé du matin à côt des ajustements, des atours qu'éclaire le sole campagnard des places un peu fréquentées.

Le Cap-à-l'Aigle compte trois toilettes par jou dans le petit moins ; la Pointe-au-Pic, quatr Buies est le seul mortel que j'y aie vu en négli La Rivière-du-Loup et Kamouraska exigent au quatre toilettes ; Cacouna se contente à peine cinq, et Tadousac, si lord Dufferin eût contin

y séjourner pendant la belle saison, aurait porté à un chiffre incalculable le nombre de ses jupes et de ses doubles-jupes.

Le matin, quand la marée *adonne*, on a un costume pour se rendre à la grève ; pour déjeûner, il faut en mettre un autre que l'on conserve jusqu'au lunch. Après ce léger repas, vient l'heure des visites ou des réunions au salon de l'hôtel : il est impossible d'y paraître dans une robe de matin, tout le monde voit cela d'ici. Mais la grande chose, c'est le dîner ; c'est là que se décernent les triomphes et les défaites en fait d'élégance et de bon goût. La toilette du dîner ne peut pas se construire en moins de deux heures. Celles qui y consacrent moins de temps ne comprennent pas encore toute l'importance de cette grave affaire. Un ruban ou un bijou de moins, on est déjà mal noté ; s'il y a récidive, on est inévitablement classé parmi les gens qui manquent de goût.

Le dîner s'achève tant bien que mal ; mais la journée n'est pas finie. Il y a encore la promenade et les réunions du soir. On ne peut pas s'y montrer avec un costume trop chargé ; il faut donc réduire ou changer. Le plus ordinairement on change. Puis on va prendre l'air, on chante, on joue, on cause. C'est alors que les œillades s'échangent, que les mariages s'ébauchent. Cela s'ouvre par une romance et finit par une complainte. Les papas et les mamans s'en mêlent, ouvrent ou ferment les yeux suivant que la chose leur va ou leur déplait. Le plaisir marche son train ; on s'amuse et on prend des rhumes ; mais à la campagne cela ne compte pas. Le bain journalier n'est-il pas là pour avoir raison de tout!

Bref, après deux mois de cette vie d'épreuve de santé, le plus grand nombre revient plus pauvre toujours, plus malade très-souvent.

Voilà, généralement, le résultat le plus certain des bains de mer fashionables. A côté, cependant, il y a les séjours moins coûteux, plus tranquilles, et où l'on gagne véritablement de toutes les manières. Ceux-là sont les moins fréquentés. Ne le disons pas trop haut et ne les indiquons pas. Le jour où la foule élégante s'y portera, ils perdront tout leur charme et tous leurs avantages. Dès qu'un endroit devient à la mode, on y transporte la ville et tous ses inconvénients.

Ce n'est plus alors la peine de se déranger et de payer très-cher pour aller souffrir un peu plus loin.

L'ENCAN

C'était une belle matinée du mois de mai—cela peut paraître incroyable à quiconque voudrait juger tous les mois de mai par celui de cette année; mais, enfin, c'est de l'histoire, et l'on dit que l'histoire ne ment pas, bien qu'elle ne soit pas toujours vraisemblable.

L'air était chaud, le soleil brillant, et il y avait quelque chose d'extraordinaire sur le calendrier, puisque, au lieu d'être enfermé dans le bureau, je me trouvais dehors à dix heures du matin. Ce n'était pourtant pas un dimanche ni un jour férié, ni un jour de fête légale ; du reste, cela importe peu.

Je suivais donc tranquillement la principale rue de l'un de nos faubourgs, lorsqu'un chiffon rouge attira mon attention. Ce *chiffon* que, par respect pour tout ce qui touche à la justice de mon pays, j'appellerai du nom de *pavillon*, essayait de flotter au bout d'un bâton qui projetait hors de la fenêtre ouverte d'un entresol de pauvre apparence. Sur le trottoir, en face de la porte, sept ou huit personnes causaient d'un air ennuyé. Ceux qui avaient des montres les consultaient de temps à autre, puis se regardaient d'un œil intrigué, comme on fait au théâtre lorsque le lever du rideau est

retardé plus que de raison, c'est-à-dire plus d'une demi-heure après l'heure de l'affiche.

La situation menaçait même de devenir grave; car, en m'approchant, poussé par la curiosité, j'entendis des murmures, d'abord contenus et discrets, puis hauts et provocateurs, qui trouvaient des échos d'approbation dans cette petite foule. Heureusement, un homme s'approcha de la croisée ouverte, se pencha en dehors d'un air important, et fit tinter une sonnette qu'il tenait à la main.

Les sept ou huit personnes du trottoir se précipitèrent à l'intérieur, et je les suivis.

Si vous avez vécu quelque peu, vous avez déjà compris qu'il s'agissait d'une vente par autorité de justice.

L'appartement se composait de quatre pièces, tendues de vieux journaux sur lesquels l'humidité s'était chargée de faire des dessins les plus bizarres.

Le mobilier était vieux et maigre, mais luisant de propreté. Au fait, ce n'est ni le nombre ni la couleur des fauteuils qui fait le bonheur.

L'huissier, avec des bottes sales, monta sur une table et s'adressa à nous comme un candidat à ses électeurs :

—Messieurs, la vente va commencer tout de suite : les conditions sont : *cash*, pas de crédit ; et dépêchez-vous de me donner des *bids*, car j'ai deux autres *engagements* c'te matinée ! Le premier article que nous allons offrir, messieurs, est une huche, presque toute neuve. A combien la huche ?

Le mobilier était distribué dans les deux chambres de devant ; la troisième était vide ; quant à la quatrième, la mise à l'enchère du premier objet me permit de voir ce qu'elle contenait ; car aux dernières paroles de l'huissier, la porte s'en-

trebailla doucement, et la tête pâle d'un enfant de cinq ou six ans se montra par l'ouverture.

D'abord, je ne vis que cela, car cette chambre était un cabinet noir; mais peu à peu, la porte s'ouvrit davantage et je pus distinguer tout l'intérieur.

Je puis vous raconter cela aujourd'hui, car douze mois se sont déjà passés depuis lors; et, dans douze mois, les larmes se sèchent et les sentiments s'émoussent. Mais je vous assure que, ce jour-là, j'aurais mieux aimé ne pas avoir vu.

Dans un coin du cabinet, sur un grabat, était étendu un homme jeune encore, mais brisé par la maladie et les privations. Près de lui, sa femme était assise sur une chaise de bois, et tenait un petit enfant sur ses genoux. Deux autres enfants, un peu plus âgés, dont l'un avait ouvert la porte, se tenaient près du lit, les yeux rouges. Tout ce

monde avait pleuré et pleurait encore ; mais ce n'est pourtant pas cela qui me fit le plus de peine. Ce qui était le plus navrant, c'était de voir le petit s'amuser et rire en cherchant à prendre les larmes qui coulaient lentement sur les joues de sa mère. Ce rire du bébé, au milieu de l'affliction de toute cette famille, avait quelque chose de poignant. Pauvre chéri, au moins, il ne comprenait pas ce qu'il faisait et jusqu'à quel point son rire était cruel. Hélas ! combien de personnes raisonnables affichent aussi une joie inconvenante en présence d'une douleur qui aurait droit à plus de sympathie ! Combien de dames riches vont, en grande toilette, et couvertes de bijoux, porter leur obole au pauvre qui meurt de faim dans sa mansarde !

La huche fut adjugée, pour une somme insignifiante, à un homme qui n'en avait aucun besoin, et qui ne l'achetait, disait-il, que pour rendre service.

C'était un premier déchirement dans la famille ; car cette humble huche, qui sait quels souvenirs elle renfermait ? Comme ses possesseurs, elle venait, sans doute, de quelque campagne voisine ; elle avait été la première pièce du ménage ; combien de bouches ses flancs généreux n'avaient-ils pas nourries, jusqu'au jour où, comme tout le reste, la famine l'avait atteinte ? De quels petits drames intimes n'avait-elle pas été témoin ? Quels pleurs n'avait-elle pas vu couler ?—Pleurs de joie ou de tristesse, car c'est dans les larmes que tous nos sentiments viennent se fondre et se mêler.

On mit successivement à l'enchère la table autour de laquelle la petite famille s'était si souvent réunie, après une journée laborieuse, pour le repas du soir ; les chaises de bois qui avaient guidé tour à tour les pas encore mal assurés de chacun des enfants ; les chaises, ces objets qui peuvent faire tant de choses, qui servent de tables, de maisons,

de voitures et même de coursiers fringants ou rétifs !

On vendit encore une petite armoire vitrée à deux compartiments, dont l'un contenait le linge et l'autre la vaisselle ébréchée ; le tiroir du milieu renfermait un contrat de mariage et deux lettres précieusement conservées, feuilles légères qui avaient surnagé sur le gouffre où s'étaient englouties une à une les illusions d'autrefois.

Puis, passèrent tour à tour, sous les yeux profanes et indifférents de ce petit public, vingt autres objets dont chacun était lié intimement à cette vie intérieure que la main de la justice venait ainsi disséquer toute palpitante encore : un pauvre violon, criard, affreux, mais admirable aux oreillles des enfants qui avaient confiance en lui quand le père le faisait grincer ; un livre à gravures coloriées, qui ne s'ouvrait que dans les grandes occa-

sions ; la pendule qui avait marqué toutes les phases de cette vie, courant rapidement sur les minutes joyeuses et lentement sur les heures tristes ; silencieuse maintenant, car elle ne sonnait plus depuis que la maladie et l'insomnie étaient venues s'asseoir au chevet du lit.

Enfin, la voix de l'huissier s'arrêta ; tout ce que la loi peut saisir avait été vendu, et, au chiffre que j'avais noté, le produit ne dut pas couvrir plus de la moitié des frais. Une voiture, qui stationnait à la porte, transporta les meubles les plus lourds ; quant au reste, chacun emporta sous son bras ce qu'il avait acheté.

Une demi-heure après, il ne restait plus, dans cette maison naguère souriante et chaude, que l'horreur et le froid des murs et des planchers dégarnis et souillés. Je me trompe, il restait encore la maladie et le désespoir, qui sont peut

être allés, le lendemain, élire domicile dans la chambre somptueuse du propriétaire dont la cupidité venait, aujourd'hui, de commettre cette infamie. Car, il ne faut pas s'y tromper, après la justice des hommes, il y a encore, et heureusement, la justice de Dieu.

LES PAUVRES EN HABIT NOIR

Le travail a manqué partout ; les foyers sont éteints et le garde-manger est vide. Les enfants pleurent durant la nuit ; ils ont froid, ils ont faim et les parents tâchent de les calmer en leur faisant partager un espoir qu'ils n'ont pas. Cela dure depuis bien des jours et bien des nuits ; la souffrance

augmente et devient insupportable : on ne peut pas laisser mourir toute cette famille.

Il faut aller tendre la main.

Cela est dur, mais inévitable.

Le plus souvent, c'est la mère qui se sacrifie ; car, dans toutes ces circonstances, la femme est plus courageuse que l'homme. La pauvre femme s'est donc mise en route, bien mal vêtue pour affronter le froid terrible qui glace même les mieux couverts. Ses doigts se bleuissent, ses dents claquent dans sa bouche, ses pieds s'engourdissent et peuvent à peine la soutenir ; n'importe, il faut qu'elle attende, en dehors du seuil pendant qu'on cherche s'il y a quelque chose à donner, pour revenir lui dire, la plupart du temps, qu'il ne reste plus rien.

La journée est longue, dure, cruelle. Mais, en de compte, la femme, le soir, n'arrive pas chez

elle les mains vides. Elle peut apaiser la faim de ses enfants et acheter, sinon du bois, du moins une bougie où l'on se réchauffe les mains, et qui enlève à la misère ce que les ténèbres lui ajoutent d'horreur.

Le lendemain, s'il n'y a pas de travail, eh bien! elle recommencera. C'est une chose affreuse et triste ; mais il y a toujours cette consolation : on sait que personne ne laisse mourir de faim le pauvre qui demande, et la force morale reçoit de cette idée un grand appui.

Mais il y a une autre misère bien plus effrayante, une souffrance bien plus terrible encore que celle-là : c'est la souffrance, c'est la misère du pauvre qui ne demande pas. Celui-là, vous le coudoyez tous les jours dans la rue ; il est mis comme vous, vous le saluez, vous lui parlez. Il sourit rarement; il rira plutôt aux éclats et de ce rire nerveux qui ne procède pas des sources ordinaires.

Il est parti de chez lui depuis le matin ; voilà trois jours qu'on n'a pas mangé et qu'on est sans feu dans la maison. Il erre par les rues, plein du désir de rentrer pour avoir des nouvelles, et craignant, d'un autre côté, de reparaître les mains vides devant les siens. Il marche ; il va, vient et retourne, un peu sans savoir ce qu'il fait, espérant, désespérant, puis reprenant l'espoir. Il a cherché de l'emploi, il s'est adressé partout ; sans trop insister, cependant, car on est toujours porté à redouter un peu les gens que la nécessité a l'air de presser ; et il est rare qu'on ne fasse pas attendre très-longtemps ceux qui ont besoin de suite, tandis qu'on tient à satisfaire sur-le-champ les indépendants qui paraissent pouvoir attendre. Il sait bien que s'il allait tout d'un coup exposer sa misère, on lui offrirait une pièce d'argent ou du pain. Mais c'est un acte qui aurait une conséquence terrible pour son avenir et celui de sa famille. Il est en-

tendu que les personnes d'une certaine position ne peuvent pas demander, et doivent mourir plutôt que de s'adresser à la charité publique.

Etrange contradiction des préjugés humains! Le pauvre vole et il est déshonoré ; il demande et reçoit, c'est tout naturel, et personne ne songe, pour cela, à l'humilier. Le riche filoute, escroque ; s'il est assez habile pour ne pas se brouiller avec la justice, on le considère, on l'honore. Mais que, dans un moment de détresse, à bout de tous moyens, il demande un morceau de pain pour empêcher sa famille de mourir, il est, pour ainsi dire, déshonoré, et cet acte, si simple en lui-même, restera contre lui pendant toute sa vie.

C'est un préjugé ; tout le monde paraît s'en moquer, et, cependant, tout le monde est forcé de le subir. De même, cette pluie fine dont on rit et dont on dit : « Ce n'est rien, » finit néanmoins par tremper aussi bien que la plus forte averse.

Ce n'est pas tout.

Le pauvre ordinaire ira demander du travail avec un habit troué, un chapeau sale ou des bottes déchirées, personne ne s'en étonnera. Mais que l'homme qui est censé vivre à l'aise se présente pour offrir ses services, dans un costume seulement un peu râpé, on y trouvera de suite les traces, les conséquences de quelque vice, et on éconduira le solliciteur, quelquefois poliment, le plus souvent avec un brusque sans-gêne.

Dans ce monde, pour une certaine classe, du moins, et quoi qu'en dise le proverbe, c'est bien réellement l'habit qui fait le moine. Et, pour un grand nombre de ces météores qui brillent dans nos salons et sur les rues, la question est de savoir s'ils iront d'abord emmieller le tailleur et se procurer un superbe costume pour aller éblouir le chapelier, le bottier et le bijoutier, ou bien s'ils

commenceront par séduire le bijoutier afin de se faire appuyer par une grosse chaîne d'or, ou un superbe solitaire auprès de leurs autres victimes.

Généralement, on commence par le costume complet, qui, à lui seul, en impose plus qu'une épingle en diamant sur une chemise déchirée ou sur une cravate qui ressemble aux vieux drapeaux suspendus dans les cathédrales.

On dit, d'ailleurs, en vous voyant : Quel costume sévère ! ce doit être un homme économe et rangé !

Le pauvre, lui, subit les conséquences de ces sottes idées ; et, pendant que sa famille meurt de faim, il est obligé de s'acheter un chapeau neuf ; car c'est peut-être de ce chapeau que va dépendre l'avenir des siens.

Et ce n'est pas là une des moins poignantes douleurs.

En attendant, il vend une à une ses hardes de dessous. Il a mis sa montre au mont-de-piété, et, quand on lui demande l'heure, il peste contre l'orfèvre qui, dit-il, l'a depuis huit grands jours pour la réparer. Bien des petits souvenirs ont passé depuis quelque temps. On a commencé par les choses les moins utiles et auxquelles on tenait le moins, pour en arriver, successivement, aux choses les plus chères et les plus indispensables. De tout, on n'a conservé que l'extérieur ; le reste est allé entre les mains des brocanteurs et des fripiers.

Si triste que soit cette position, elle n'est pas, toutefois, désespérée. Mais il vient un jour plus triste encore, c'est celui où il n'y a plus rien à vendre. On aura peut-être une ressource pour un mois au plus, car le boulanger et le laitier iront bien encore jusque-là : ces gens ont généralement bon cœur. Est ce leur état même qui en est la

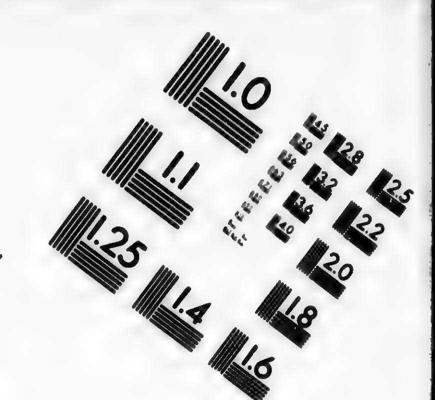
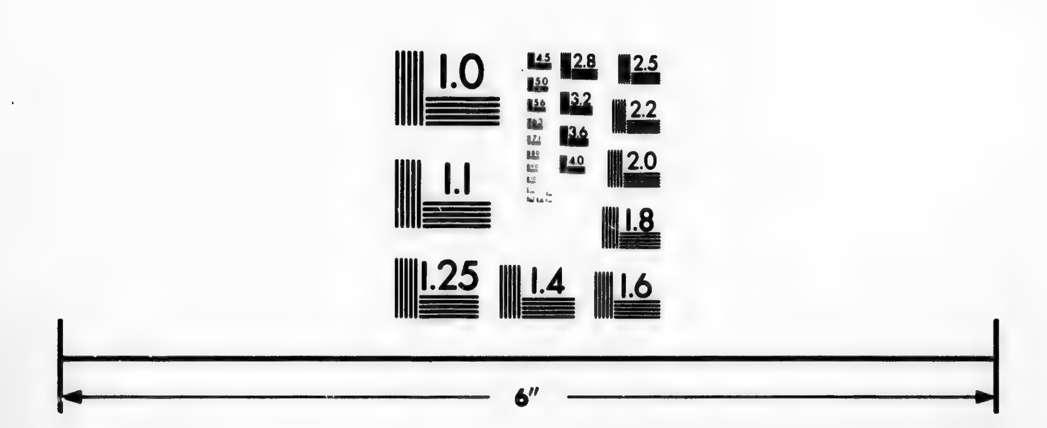


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

cause ? Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que, de tous les fournisseurs de la famille, le boulanger et le laitier sont ceux qui persistent le plus longtemps après que l'argent a cessé de se montrer.

Mais cela même vient à prendre fin. Le boulanger et le laitier se sont lassés comme les autres : il n'y a plus rien à manger, il fait froid et les enfants pleurent.

Le pauvre homme part ; car ici, la femme, malgré son courage, n'y peut plus rien. Où aller ? À qui s'adresser ? Il a déjà parcouru toute la ville ; il a déjà demandé à tout le monde. Sur la rue, il rencontre des amis avec lesquels il lui faut causer en souriant tandis qu'il a la faim dans les entrailles et le désespoir au cœur.

Il entre quelque part où on lui offre à dîner, et s'excuse en disant qu'il sort de table ; mais le véritable motif de son refus, c'est qu'il craint de

se trahir par sa voracité ; c'est qu'il a peur, surtout, de ne pas pouvoir résister à l'envie de glisser quelque chose dans ses poches pour les petits et leur mère ! S'il rencontre quelqu'un, il peut bien lui dire :—« J'ai oublié ma bourse, et il me faut de suite cinquante sous ; faites-moi donc le plaisir de me les prêter. » Malheureusement, voilà deux mois qu'il use de ce petit stratagème, qui ne peut se pratiquer qu'une fois sur chaque individu.

Il revient chez lui, écoute à la porte et n'ose pas entrer parce qu'il entend pleurer. Il retourne sur ses pas et le voilà encore errant par les rues. Les douleurs physiques et morales qu'il endure lui donnent une espèce d'hallucination. Il voit passer devant ses yeux des nébuleuses faites de pièces d'argent. Il se baisse pour ramasser des louis d'or qui reluisent à ses pieds et qui s'enfoncent sous la neige à mesure que sa main s'approche. Il intro-

duit fièvreusement ses doigts dans son gousset, certain d'y sentir le contact du précieux métal. Les rues lui paraissent immenses ou toutes resserrées ; le sol s'élève ou s'abaisse lorsqu'il veut y poser le pied. Tout ce qui l'entoure revêt des formes fantastiques et produit un bourdonnement étrange ; ses tempes se serrent et des sueurs froides perlent sur son front ; son œil commence à avoir cette fixité que l'on remarque chez les gens qui concentrent les dernières forces d'une raison qui leur échappe, pour tenter de dissimuler c départ. Il marche et parle avec cette précaution exagérée de l'homme à qui le vin commence paralyser la langue et les jambes.

Dans cinq minutes, cet homme va se laisse cheoir ou plutôt se sentir écraser sous le fardea qui l'oppresse. S'il est près de chez lui, ta mieux ; car voici ce qui va arriver. Dès qu'il se

tombé, on le transportera à sa maison ; des étrangers—ce sont toujours des étrangers qui rendent ces services—le porteront sur son lit ; on demandera du vin, du bouillon, du vinaigre, je ne sais quoi ; la pauvre femme, qui n'a rien de tout cela, pleurera ; les enfants, en voyant leur père presque mort et leur mère se lamenter, vont pleurer encore plus fort. Qui sait ? le plus petit, malgré tous les efforts de sa mère pour le calmer, va peut-être dire le mot atroce : j'ai faim ! L'horrible situation va être mise à nu : c'est inévitable. Les étrangers vont offrir les premiers secours, puis les amis, puis les parents. Bref, voilà une famille sauvée d'une mort effrayante et mise à l'abri de la faim pour un mois, ou peut-être plus. Pendant ce mois, il peut se produire bien des choses. Le temps marche vite, mais les événements vont vite aussi. Il ne faut jamais être trop certain d'atteindre son but ; mais, d'un autre côté, il ne faut

jamais en désespérer quand on a encore un jou
devant soi.

Cependant, il peut arriver—et il en est généra-
lement ainsi—que le délire ne dirige pas la cours
du pauvre homme vers le voisinage de sa demeure
S'il y a une rivière, c'est presque toujours là qu'i
descend. Y a-t-il, dans ces eaux sombres e
froides, un magnétisme qui agit sur le cerveau
ébranlé, un vertige attirant comme le vertige de
abîmes ? Je ne sais pas, mais l'homme descendr
vers l'eau.

Il se baissera, peut-être pour ramasser une d
ces pièces d'or qui miroitaient tout à l'heur
devant lui, ou s'élancera pour saisir une apparitio
qui passe devant ses yeux troublés, l'image de s
femme, de ses enfants...... Il se produit un bru
sourd : c'est fini. Dieu a jugé cette victime de
faim et des préjugés humains.

Les jugements de Dieu sont plus justes que ceux des hommes.

« Le lendemain, les journaux rapporteront ce triste accident, et, un mois après, les amis les plus proches même l'auront complètement oublié.

LE GRAND MÉNAGE

Il est d'heureux mortels qui ne savent pas ce que c'est qu'un déménagement ; mais j'en connais peu qui ignorent les ennuis du grand ménage, ce Austerlitz des femmes, ce Waterloo des maris. Les célibataires seuls ne subissent pas les atteinte d'un mal qui sévit loin d'eux, et qui n'arrive qu

par ricochet jusqu'aux frontières de leur sphère isolée.

Quant à moi, j'ai toujours aimé le grand ménage comme les enfants aiment le contact du linge humide sur leur figure barbouillée. N'étant plus d'âge à pleurer, je me borne à une plainte tranquille mais persistante. Je suis sûr qu'elle trouvera de nombreux échos.

On acquiert, avec l'âge, de petites habitudes qui deviennent comme une seconde nature. On s'accoutume à lire son journal, le matin, dans un certain fauteuil, près de la même fenêtre où un jour tamisé ne fatigue pas la vue et corrige un peu le style flamboyant des articles à sensation. Hélas! tous les deux ou trois jours, le grand balayage vient troubler ce coin délicieux et en chasse l'occupant sous une avalanche de poussière. Il faut qu'il se mette ailleurs, et poursuivi de chambre en

chambre, il finit par se réfugier dans la cour, trop heureux s'il ne voit pas ce dernier domicile servir de théâtre au secoûment des rideaux et des tapis.

Si, encore, c'était tout. Mais on bouleverse la maison de fond en comble ; tel meuble qui souriait dans un coin, grimace dans un autre ; les chaises, empilées dans un seul endroit, les tables dépouillées de leur tapis, racontent à l'œil étranger l'histoire indiscrète de leurs blessures et de leurs faiblesses. Les lustres dépendus n'ont plus aucune grâce et se penchent misérablement ; les tableaux renversés montrent leurs dos ignobles. Tout a l'air de souffrir en soi-même et de s'attrister en même temps sur le sort du spectateur campé au milieu de ces ruines.

On ôte les jalousies, on ouvre toutes les fenêtres ; la maison est livrée aux visites occulaires du cocher

qui, du sommet de son siége, plonge un regard scrutateur dans l'intérieur de ce chaos.

Cependant, la poussière s'abat et l'on commence à respirer ; mais on a tort, car l'époussetage vient tout remettre en branle et changer encore une fois la face des choses. Puis, arrivent les laveuses qui, sous prétexte de brosser les cadres et les plafonds, bloquent les portes, rendent les escaliers infranchissables et menacent constamment leur prochain d'un bain d'orage. Ces gens-là sont, d'ailleurs, dans votre propre maison, beaucoup moins gênés que vous-même. Ils vont, viennent, circulent librement et hardiment, pendant que vous hésitez partout, que vous trébuchez à chaque instant.

Mais c'est surtout dans le cabinet de travail que l'invasion prend des proportions dangereuses et revêt un caractère féroce. Tous ceux qui écrivent

ont, pour ce sanctum, une affection qui va jusqu'à la jalousie.

Quiconque y remue un meuble, ou déplace un carton, est de suite mal noté ; à la seconde imprudence, il est rangé définitivement au nombre des ennemis et consigné à la porte. Ici, le désordre n'est pas un effet de l'art seulement, c'est un effet de la science, c'est-à-dire qu'il n'existe qu'apparemment et pour les yeux seuls des profanes. L'œil d'un initié a bien vite démêlé tout cela e saisi le fil conducteur. Il circule sans s'égare dans ce labyrinthe infranchissable pour les autres mais clair et facile pour lui ; il se retrouve, s reconnaît partout. Jugez de ses sensations lor qu'il voit une main étrangère fouiller dans s paperasses, déranger l'ordre des notes, mêler l feuillets. Cette main farouche s'insinue partou redresse, corrige sans merci ; elle traite le dess du pupitre comme une batterie de cuisine où to

doit reluire et s'offrir à l'œil suivant l'ordre des grandeurs ; elle secoue, brosse, empile, range, et quitte enfin les lieux persuadée qu'elle a fait une œuvre méritoire et que le propriétaire lui doit une éternelle reconnaissance.

Vous reprenez possession de votre cabinet comme un oiseau dont le nid aurait été dévasté. Tout est à recommencer. Une foule de papiers précieux sont disparus, et plusieurs mémoires non acquittés, que vous croyiez pour toujours noyés dans l'oubli, étalent au grand jour leurs chiffres agaçants. Il vous faudra huit jours pour tout remettre en ordre, et vous retrouver un peu ; dans un mois vous serez consolé. C'est alors qu'on recommencera les mêmes violences.

Mais la vie est ainsi faite, les chagrins dominent les joies, et le grand ménage compte parmi les premiers.

LA NEIGE

Je ne sais pourquoi on s'est toujours plu à représenter l'hiver comme la saison triste pa[r] excellence. Il n'y a pas de choses lugubres qu'o[n] ne dise, pas de comparaisons funèbres qu'on n[e] fasse sur son compte. Les enfants seuls—q[ui] jugent peut-être plus juste, parce qu'ils sont moi[ns]

sous l'influence des circonstances étrangères,— trouvent l'hiver agréable, et l'appellent de tous leurs vœux.

Aussi, quelle joie, quels cris de bonheur, à la première chute de neige ! Comme chaque flocon est salué avec enthousiasme, puisqu'il doit entrer pour quelque chose dans ce superbe tapis blanc et moelleux sous lequel vont disparaître toutes les laideurs boueuses de l'automne ! La neige amène avec elle toute une perspective de glissades et de roulades ; des bons hommes, des grottes, des forts que l'on assiége et qui sont défendus à coups de boules de neige ; les parties de patins et de raquettes. On voit bien un peu aussi dans le lointain les rhumes et les onglées ; mais cela arrive peu souvent et n'entre presque pas en compte ; l'enfance a d'ailleurs sur nous l'avantage de ne pas voir la saveur de ses espérances empoisonnée par l'appréhension des malheurs qui peuvent les tra-

verser. Pour elle les onglées et les rhumes n'existeront que lorsqu'ils se feront sentir. En attendant elle jouit de la neige et de tous les amusements qu'elle procure.

Si nous voulions être de bon compte, nous trouverions peut-être, nous aussi, que l'hiver a beaucoup de charmes et d'avantages, et que les sombres tableaux que nous en faisons sont plutôt enfantés par des circonstances extérieures et fausses, que par une vision exacte de la vérité.

De même que l'homme, la terre ne peut pas toujours, sans s'épuiser, travailler et produire ; il lui faut son temps de sommeil et de repos. Le sommeil, chez l'homme, détend les muscles et répare les forces, pour la journée du lendemain. L'hiver fait la même chose pour la terre qui se réveille au printemps, avec une fertilité nouvelle. L'hiver est la nuit de la terre ; les autres saisons,

sa journée ; cette nuit est longue, mais aussi quel immense travail s'accomplit pendant un lendemain qui dure bien des mois !

La neige amène le repos pour toute la nature. Les fruits sont cueillis, les récoltes engrangées ; le cultivateur chôme. Tout le monde aussi devrait chômer ; car tous les hommes sont nés pour cultiver la terre qui doit suffire à leurs besoins. Le luxe et les appétits immodérés seuls ont produit les autres vocations, ont créé les autres carrières. Ah ! pour celles-là, la neige n'est pas toujours le temps du repos, du plaisir, de la jouissance. A qui la faute ? Hélas ! ce n'est pas à l'hiver, ce n'est pas à la neige ; et nous le savons bien.

Quoi qu'il en soit,—excepté pour les natures frileuses du midi,—« l'hiver est bel et la neige est aimable, » comme dit le vieux poète.

Beaucoup de poètes depuis ont chanté la neige ;

mais nous n'avons jamais lu rien d'aussi frais, d'aussi délicat, et en même temps d'aussi touchant que cette pièce de vers, trouvée parmi les papiers d'une jeune femme morte, il y a quelques années, à l'hôpital de Cincinnati. Nous en donnons la traduction littérale, confessant notre inhabileté à rendre l'harmonie imitative en même temps que la suave simplicité du vers anglais :

« Oh ! la neige, la belle neige ! remplissant le ciel et couvrant la terre ; elle se pose sur les toits, sur le sol, sur la tête des passants que vous rencontrez dans la rue ; elle danse, elle coquette, elle glisse, la belle neige ! elle ne peut faire aucun mal.

« Elle vole et caresse la joue d'une belle dame, ou s'attache en folâtrant sur nos lèvres. O belle neige, descendant du haut du ciel, pure comme les anges, douce comme l'amour !

« O la neige, la belle neige ! Comme ses flocons se rassemblent et paraissent rire en voletant dans un tourbillon étourdissant ; ils se chassent, ils se narguent, ils s'empressent !

« Elle se pose sur la figure et fait étinceler les yeux ; et les chiens, avec un bond et un jappement, happent les brillants cristaux qui tourbillonnent autour d'eux. La ville est bruyante, et les cœurs ont des élans de vie.

« La foule enivrée circule partout. Les passants se saluent d'une parole gaie ou d'une chanson. Les traîneaux joyeux passent, comme autant de météores, avec la rapidité de l'éclair, qui brille un moment pour disparaître aux regards ; un son de clochettes, un balancement, puis tout s'efface sur le blanc manteau de neige.

« Et cette neige si pure, qui tombe du ciel, est pourtant foulée, broyée par des milliers de pas,

jusqu'à ce qu'elle se confonde avec la fange horrible de la rue !...

« Un jour, j'ai été aussi pure que la neige ! Mais je suis tombée, tombée comme les flocons de neige, du ciel à l'enfer ; tombée pour être foulée aux pieds comme la fange des rues ; tombée pour être bafouée, conspuée, battue ! Suppliant, maudissant, redoutant de mourir ; vendant mon âme au premier acheteur ; trafiquant dans l'opprobre pour un morceau de pain ; haïssant les vivants et craignant les morts ; Dieu de miséricorde, suis-je donc tombée si bas ! Et pourtant, je fus un jour comme la belle neige !

« Un jour j'ai été belle et sans tache, comme la blanche neige ; mon œil, limpide comme le cristal, reflétait une âme pleine de nobles élans. J'ai été aimée pour mes grâces innocentes, flattée et recherchée pour les charmes de ma figure ! Père,

mère, sœurs, Dieu et moi-même, j'ai tout perdu dans ma chute ; le dernier des misérables, qui passe en frissonnant sous ses haillons, fait un long détour de peur d'un contact passager avec moi ; car de tout ce qui me touche, de loin, ou de près, rien, je le sais, n'est aussi pur que la blanche neige.

« N'est-il pas étrange, cependant, que cette neige immaculée soit forcée de tomber sur une pécheresse comme moi ? Ne serait-ce pas plus étrange encore, si, lorsque la nuit viendra, la neige et la glace couvraient ma tête brûlante ? Tomber d'épuisement, gelée, mourant seule et abandonnée ; trop perverse pour prier, trop faible pour gémir, et faire entendre ma plainte dans les rues de la ville en liesse, que la joie de la neige nouvelle fait délirer ! Me trouver et mourir dans ce terrible délaissement, avec la neige blanche pour lit et pour linceuil !

« Quoique brisée et souillée comme la neige foulée aux pieds, pécheresse, ne désespère pas! Le Christ se penche jusqu'à terre, pour relever l'âme qui s'est laissée choir dans la fange du péché, et la ramener au sentiment et à la vie. Gémissant, versant le sang de ses veines et mourant pour toi, le divin Crucifié a été suspendu à l'arbre infâme! —Ah! qu'il ait pour moi des paroles de miséricorde! Qu'il entende ma faible prière! O Dieu, daus ce flot de sang qui a coulé pour les pécheurs, lavez-moi et je serai plus blanche que la neige! »

FAIBLESSES MORALES

Il faut bien l'avouer, nous avons chacun nos petites faiblesses morales, de même qu'il existe bien peu de personnes dont le physique soit à peu près sans défaut. Cela tient à la nature, au milieu dans lequel nous vivons, à l'éducation que nous avons reçue, et à la manière dont nous en

avons profité. La différence, d'homme à homme, n'est que dans le plus ou le moins ; la ressemblance, dans l'unanimité avec laquelle on cherche à se voiler en dévoilant les autres. Heureux celui qui sait reconnaître ses petits défauts et qui, se sentant trop faible pour s'en corriger, cherche à les faire oublier plutôt qu'à les nier. Celui-là est le véritable honnête homme, et c'est un gibier qu'on ne rencontre pas tous les jours au bout du canon de sa plume. Le jour où je le croiserai, je promets de le signaler à votre admiration.

L'autre est plus commun et, par conséquent, plus facile à saisir et à croquer.

D'abord, à l'entendre parler, il est sans tache. Il ne convient de rien, n'avoue rien ; dès que vous lui signalez la plus petite faute, dès que vous faites mine d'apercevoir le plus léger brouillard dans l'azur de son firmament, il crie comme une vic-

time qu'on écorche et vous charge de vigoureuses imprécations ; il vous enlève la parole et la garde à son seul profit ; tant qu'il éclabousse les autres, il s'imagine qu'on ne verra pas sa propre boue ; il se dissimule en vous aveuglant, comme ce poisson qui, pour se dérober au sort qui le menace, lance autour de lui une liqueur noire et déroute son ennemi. Celui-là est l'autre extrême ; c'est un être dangereux. Il vaut mieux l'avoir pour ennemi que pour ami, parce que, au moins, on a, à son égard, une salutaire défiance.

Mais entre ces deux extrêmes, il y a les gens ordinaires, qui sont presque tout le monde ; de même que, dans la nature physique, il y a, entre les beaux et les laids, le type qui n'est ni l'un ni l'autre, que l'on ne remarque pas et dont, à cause de cela, on voit rarement les défauts. Si l'on prenait la peine d'arrêter au passage et d'étudier un peu attentivement chaque figure qui se présente

dans les conditions que je viens de décrire, on pourrait relever bien des traits charmants, à côté d'une multitude de petites laideurs qu'un premier coup-d'œil laisse passer inaperçues.

Ne vous est-il pas arrivé souvent, en passant à travers un groupe, dans un salon, à la promenade sur un bateau, de voir des gens qui vous paraissent comme tout le monde, c'est-à-dire ni bien ni mal? Cela se rencontre tous les jours. Mais, plus tard, les circonstances vous rapprochent, vous mettent en présence, établissent entre eux et vous des relations suivies. Le ni bien ni mal disparaît, les tons se détachent et s'accusent; chaque individu moral se montre à vous dans son véritable jour, et vous vous demandez comment vous n'avez pas, de prime abord, découvert les qualités de celui-ci; comment les défauts de celui-là ne vous ont pas de suite sauté aux yeux. L'essence du véritable mérite est de ne pas s'afficher et de se laisser plutôt cher-

cher et deviner. Mais quant aux défauts, je vais vous dire pourquoi vous ne les avez pas de suite reconnus, quoique vous le sachiez peut-être tout aussi bien que moi.

L'homme est menteur par nature, menteur dans ses actes et menteur dans ses paroles. Depuis que la mode est venue d'habiller le corps, on a appliqué le même procédé au moral; et l'homme que vous rencontrez tous les jours dans la rue ne vous montre pas plus son propre caractère que le vêtement qui le recouvre n'accuse les formes véritables et la couleur de son corps. Pour voir les deux sous leur véritable jour, il faut un accroc au vêtement ou un incident qui fasse tomber le masque de l'âme. Je dis un incident et non pas un accident. Un accident produit de fortes émotions, et quand l'homme est ému, il n'est plus lui-même. L'émotion peut faire un brave du plus lâche, un prodigue du plus avare. C'est dans les incidents,

c'est-à-dire dans les petites choses, que l'homme se livre et qu'on le juge. Les rapports journaliers avec une personne vous la révèlent sous son vrai jour dans une multitude de petits faits insignifiants.

Ainsi, tel que vous croyiez généreux, parce qu'il vous racontait naïvement le bien qu'il avait pu faire et semait publiquement l'argent dans les bazars, perd cette bonne réputation le jour où, croyant que vous ne le remarquez pas, il laisse tomber une pièce de six sous dans la sébile d'un pauvre et retire cinq sous pour sa monnaie. Vous aviez cru tel autre rempli des plus beaux sentiments parce que vous l'aviez vu, un jour, traverser la rue pleine de monde pour aller relever une pauvresse qui s'était laissé choir sur le trottoir d'en face. Mais une autre fois que vous regardiez à travers votre jalousie et que la rue était déserte, vous avez vu le même individu coudoyer brutalement un aveugle et ne pas se retourner pour s'e

cuser de sa rudesse. Ce jour-là un accroc s'est fait au masque qui recouvrait cette âme.

Et combien pourrais-je en dire encore, de ces choses que nous voyons tous les jours et qui nous ouvrent les yeux? La dissimulation est l'état habituel de l'homme: le naturel n'est que transitoire.

Combien de mignonnes infamies ne commettons-nous pas tous les jours, dont nous rougirions si nous soupçonnions un seul instant que nos semblables pussent arriver une fois à les connaître? Nous racontons souvent, à grand renfort d'indignation, sur le compte d'autrui, des choses que nous avons faites hier sans nous indigner; et celui qui crie le plus fort est généralement celui qui devrait le moins crier. Tel qui doit depuis longtemps une forte somme à un ami trop confiant, tonne bien haut contre tel autre qui n'a pas pu

lui rendre, au temps dit, une bagatelle insignifiante. Un autre se courrouce contre les nombreuses faillites du jour en préparant sournoisement son petit bilan pour le prochain numéro de la gazette officielle. Celui-ci a la conscience tranquille sur quatre-vingt-dix neuf petites malhonnêtetés et se désole au sujet de la centième qui est peut-être un peu sortie des limites de la légalité, et qui pourrait lui attirer des désagréments. Celui-là vole et se fait pincer, il a tort ; pendant que son compère qui escroque sans qu'on le découvre, a raison.

Voilà comment est fait le commun des hommes, cette foule qui n'est ni bien ni mal ; voilà comm nous sommes tous un peu. Et dans ce peti nombre de méfaits, que je viens de signaler entr mille, il n'y a peut-être pas un seul d'entre nou qui ne trouve quelque chose dont il puisse fair son profit.

LE CHANT DANS LES ÉCOLES

Il existe, dans notre population, des aptitudes plus qu'ordinaires pour la musique. Mais, ce qui peut paraître singulier, il y a, en même temps, un préjugé inexplicable contre ceux qui cultivent cet art.

Ainsi, il est bien entendu qu'un musicien n'est pas un homme sérieux, ni à la hauteur des autres,

et qu'il a, généralement, juste assez d'intelligence, en dehors de son art, pour suivre les chemins les plus battus de la vie. Il peut bien faire, à la fois, un gardien de la paix, un commissionnaire ou un bedeau passable, ces professions n'exigeant pas une intelligence ou des connaissances exceptionnelles ; mais on ne comprendra jamais qu'il puisse être avocat, médecin, ou membre d'aucune autre profession libérale. Il faut qu'il renonce à l'un des deux états ; s'il chante, il ne plaidera pas, et, s'il plaide, il ne doit pas chanter. Ce funeste et sot préjugé a déjà fait et fera encore bien des victimes.

Le musicien, en dehors de son art, ne compte point. Dans toutes les choses de la vie, quand on dit : « C'est un musicien, » on prend un petit air de pitié comme si l'on disait : « C'est un pauvre idiot. » Or, moi, je vous réponds qu'entre l'objet de cette remarque blessante et celui qui la fait, l'imbécile est rarement celui qu'on pense.

Quoiqu'il en soit, nous avons en toute probabilité, dans cette fausse impression, malheureusement trop répandue, l'explication du peu d'attention que l'on donne à la musique, et surtout au chant, dans nos écoles et dans nos familles.

Je ne parle pas, bien entendu, des maisons d'éducation supérieure, où l'enseignement musical tend à s'établir d'une manière sérieuse.

Mais pour ce qui est des familles et des autres écoles, le fait est extrêmement regrettable. La musique est un grand pouvoir moralisateur ; et le chant, qui en est l'expression la plus simple mais la plus émouvante, devrait être partout l'objet d'une culture spéciale.

C'est avec le chant qu'ont été calmées les premières douleurs de l'homme à son berceau, qu'ont été apaisés ses premiers cris. C'est encore à l'aide du chant que la mère, en berçant son enfant sur

ses genoux, a jeté dans son cœur et dans son esprit les premières semences religieuses et morales. Quel est le vieillard, arrivé à la limite extrême de la vie, qui ne se rappelle encore vivement les premiers chants qui ont frappé son oreille par la voix de sa mère? Car le chant grave dans l'esprit, d'une manière extrêmement forte, les idées auxquelles il sert de véhicule, et il agit vivement sur les âmes. Par son heureuse influence, les mauvaises passions se calment et les cœurs se rapprochent. Reportez-vous aux jours de votre enfance, et rappelez-vous combien de querelles se sont terminées par le chant d'une ronde, combien de rancunes ont été dissipées par un couplet de chanson. Le chant nous rend meilleurs et nous aide à supporter nos défauts mutuels. C'est un lien dans la famille.

Il éloigne aussi la fatigue et donne du cœur à l'ouvrage. Ecoutez nos voyageurs canadiens obligés [illegible] manier la pagaie pendant de longues heures,

sur les rivières d'en haut : ils accompagnent leur rude travail d'une chanson qui leur fait oublier la lassitude et soutient réellement leurs forces. Prêtez l'oreille au chant des matelots qui virent au cabestan, et voyez si chaque note de cette mélodie plaintive et hardie à la fois ne semble pas donner je ne sais quel nerf aux travailleurs.

Quand la fanfare guerrière sonne la charge, non-seulement les hommes, mais les chevaux mêmes frémissent d'ardeur et s'élancent en avant. Pendant une longue marche, les cuivres ou un chœur de voix règlent le pas et font réellement disparaître les fatigues de la route.

C'est là une expérience de tous les jours ; et, du reste, il ne peut y avoir qu'une opinion à ce sujet. Tout le monde, j'en suis convaincu, admet, en principe, l'utilité, l'excellence de la musique vocale. Seulement, de là à la pratique, il semble y

avoir un abîme infranchissable. Cependant, comme en toutes choses, il n'y a que le premier pas qui coûte ; et si nous nous mettions une fois à cultiver sérieusement le chant dans nos écoles et dans nos familles, nous verrions bientôt nos campagnes devenir ce que sont les provinces d'Allemagne, des asiles toujours ouverts aux œuvres des grands maîtres ; chaque maison, chaque chaumière pourrait connaître et goûter quelques-unes de ces mélodies suaves qu'on ne chante pas, qu'on n'entend pas sans éprouver un attendrissement qui adoucit le caractère et rend l'âme meilleure.

C'est aux mères, c'est aux pères à donner eux-mêmes l'exemple en se mettant courageusement à l'œuvre : les enfants les imiteront volontiers et garderont cette bonne habitude qui deviendra pour eux une seconde nature.

Mais, quoiqu'ils fassent, cependant, les parents

ne peuvent pas à eux seuls accomplir cette tâche ; et c'est ici que commence le rôle et, par conséquent, la responsabilité de l'instituteur.

Chacun a pu remarquer les résultats étonnants que l'on a obtenus dans les salles d'asile. On fait apprendre et dire une foule de choses intéressantes, on fait exécuter toute espèces de travaux mignons à de tout petits enfants, et à l'aide de quoi? seulement avec le chant.

Le chant est, par lui-même, une force extraordinaire, un auxiliaire puissant que nos instituteurs auraient tort de négliger ; et ce qui se fait dans les salles d'asile, non-seulement pourrait, mais devrait se faire dans nos écoles primaires et même dans nos écoles supérieures. Que les instituteurs consacrent, chaque jour, à ces exercices une demi-heure, ou mieux une heure, et ils s'apercevront que ce temps n'a pas été perdu.

Il faut, cependant, que la chose soit faite avec intelligence. Ainsi, on ne doit pas se contenter de faire chanter le premier air venu, avec des paroles insignifiantes ; ce serait parfaitement inutile et quelquefois nuisible. Il faut choisir des airs faciles et agréables à entendre, avec des paroles bien faites et non pas de ces vers chevillés que l'on trouve dans la plupart des romances et dans un grand nombre de cantiques. On fait d'abord chanter à l'unisson ; puis, à mesure que les voix s'affermissent et que l'oreille s'habitue aux intonations, on peut diviser les parties et faire chanter à deux, trois et quatre voix. Une chose à laquelle il faut bien veiller, c'est de ne pas faire chanter sur un ton trop élevé. La musique écrite pour les enfants et les jeunes gens ne devrait jamais dépasser le *fa* naturel de la cinquième ligne de la portée dans la clef de *sol*. Autrement, on brise les voix, et, au lieu d'avoir du chant, on a tout simplement des cris.

Quant aux paroles, un instituteur intelligent saura toujours en adapter de convenables, et même en composer lui-même. Les sujets ne manquent pas : les vérités religieuses, les principes de morale, les faits historiques et les dates célèbres, la géographie, la partie de l'arithmétique qui s'apprend par cœur. Tel est le vaste champ qui s'offre à ses travaux.

Ici encore, un bon exemple à suivre est celui des salles d'asile, qui, sous ce rapport, sont arrivées à des résultats très-satisfaisants.

Il va sans dire que le maître doit en même temps donner des leçons de solfége.

Mais tous les instituteurs ne savent pas le solfége : voilà l'objection. Ils devraient le savoir : voilà la réponse. Je comprends cependant, que, pour les anciens instituteurs, on doive user d'indulgence ; mais quant aux nouveaux, on ne saurait être trop

ferme sur ce point, et le chant devrait être un des sujets d'examen devant les commissions chargées d'octroyer les brevets de capacité. Nous avons aujourd'hui quatre écoles normales dans lesquelles la classe de solfége est obligatoire depuis longtemps. Chaque année, le nombre des instituteurs et des institutrices sachant le solfége augmente et se répand dans nos campagnes. C'est à eux de donner l'exemple et d'affirmer encore par là une de leurs supériorités. C'est à eux de forcer, par leurs succès dans ce sens, les autres instituteurs à adopter le même système, afin de ne pas rester sur un pied d'infériorité.

Le jour où le chant sera enseigné avec intelligence dans nos écoles, il y aura un grand pas de fait. Les jeunes élèves, tout instinctivement, sans efforts, répéteront chez eux les leçons apprises à l'école. Car un morceau de chant est une leçon agréable à répéter. Il s'agit donc de bien com-

mencer, et la musique, une fois connue, offre assez d'attraits en elle-même pour qu'on ne songe pas à l'oublier, mais qu'on tienne, au contraire, à perpétuer ses traditions. Avec ce goût et ces habitudes, la population de nos campagnes acquierrait le sentiment du grand et du beau, et, par suite, l'amour de son état ; car, le cultivateur qui comprend la beauté de la nature et les grandes scènes qu'il a constamment sous les yeux, ne peut pas faire autrement que d'affectionner un état qui lui procure toutes ces nobles jouissances. Or, la musique, et surtout le chant, excellent à peindre la grande nature et ses beautés si variées.

Le chant nous rapproche aussi de Dieu et, par là même, soutient la morale. Ce n'est pas sans but que l'Eglise a voulu relever par le chant la pompe de ses cérémonies, et que, dans les livres saints, on parle si souvent des cantiques éternels que font entendre les chœurs célestes devant le trône du

Très-Haut. C'est l'expression du bonheur et du contentement que donne la conscience tranquille. C'est la grande voix de toute la nature créée qui chante pour célébrer la gloire de son Créateur, pour lui offrir sa reconnaissance ou pour lui confier ses douleurs. Car le chant a des modulations pour tous les sentiments, des vibrations qui répondent à toutes nos impressions, et, s'il peut exprimer la joie et le bonheur, il sait apporter également à la douleur un baume rafraîchissant.

On voit, par ce que nous venons de dire, que l'introduction du chant dans nos écoles est une chose plus importante qu'on ne le pense généralement, et qu'il est temps que nous nous mettions à l'œuvre pour travailler de toutes nos forces à produire un résultat si désirable.

onheur et du
:e tranquille.
re créée qui
on Créateur,
ur lui confier
modulations
ns qui répon-
il peut expri-
ter également
.

de dire, que
coles est une
nse générale-
us mettions à
nos forces à

REGARDONS AU-DESSOUS DE NOUS

Si vous vouliez m'en croire, nous diviserions la
ie humaine en deux époques : l'une pendant la-
ıelle on doit regarder au-dessus, et l'autre pen-
nt laquelle on doit regarder au-dessous de soi.

Lorsqu'un voyageur entreprend une longue tra-
rsée, il tient ses regards attachés sur le rivage

qu'il vient de quitter, aussi longtemps qu'il peut en distinguer les contours à l'horizon ; puis, lorsque l'éloignement a effacé les dernières brumes qui lui rappellent un souvenir chéri, il tourne ses yeux en avant, et appelle la nouvelle plage vers laquelle la main de Dieu le conduit.

Mais la vie n'est pas un voyage comme les autres voyages : on part de l'inconnu, comme quelqu'un qui s'éloignerait pendant son sommeil. L'œil est fixé en avant pour relever les points de repère et découvrir le but désiré. Ce n'est qu'après avoir atteint la terre ferme qu'il convient de jeter un regard en arrière, pour mesurer le chemin parcouru et jouir doublement du repos en songeant aux dangers auxquels sont exposés ceux qui nous suivent.

C'est de cette manière que je voudrais envisager la vie. Pendant toute la première période qu

comprend l'enfance et la jeunesse, nos yeux doivent être fixés en haut, vers ceux qui nous précèdent; leurs exemples sont comme des phares qui nous signalent la route qu'il nous faut suivre, les écueils que nous devons éviter. Là où d'autres sont arrivés sans encombre, pourquoi n'arriverions-nous pas, sous la main de Dieu? Là où d'autres sont allés s'échouer, pourquoi ne passerions-nous pas sains et saufs en profitant de leur triste expérience?

Dans la route, les ennuis, les déceptions, les découragements surgissent chaque jour; la volonté, inquiète, s'arrête et chancelle, les forces épuisées menacent de nous trahir. En avant! en avant toujours! Et, le regard fixé sur ceux qui s'éloignent, nous nous relevons et nous nous remettons en marche. Nous ne mesurons point les pas et les détours, puisque chaque effort nous rapproche du but où d'autres ont déjà pris pied et

nous appellent en nous tendant la main. La route est difficile, et, à travers ses passes dangereuses, les obstacles surgissent et se multiplient; mais le phare luit devant nous et éclaire la voie. Nous subissons les chocs et les déchirures, l'ouragan ou le calme plat. N'importe, nous allons toujours le cœur ferme et le regard haut. Enfin, la rive s'approche, nous la touchons et nous oublions les dangers passés pour nous livrer tout entiers aux jouissances du repos, après les obstacles vaincus, après la bataille gagnée.

Mais ce repos ne doit pas, ne peut pas être de longue durée; la vie est une suite de combats; l'un est à peine terminé qu'il faut se préparer pour le suivant.

C'est alors qu'il convient de porter ses regards en arrière, au-dessous de soi, pour s'encourager par la comparaison.

Combien de personnes se plaignent et pleurent, qui seraient consolées et prendraient leur mal en patience, si elles voulaient, un instant, considérer les douleurs qui gémissent autour d'elles! Comment pourriez-vous trouver que votre pain n'est pas assez blanc, si vous saviez que votre voisin ne fait qu'un repas par jour avec les quelques restes que vos domestiques refusent de toucher? Que deviendraient vos murmures sur les fatigues de la vie, en présence de cette jeune fille qui, après le rude labeur de l'atelier, passe les nuits au chevet de sa mère malade? Quand la chaleur vous accable, tranquille que vous êtes dans votre maison, avez-vous jamais pensé à ce que doit endurer le pauvre ouvrier qui travaille toute la journée dans le champ ou sur la route, dévoré par un soleil ardent? Et l'hiver, avez-vous jamais songé à ceux qui manquent de bois dans leurs maisons mal closes; aux enfants à peine vêtus qui vont, par le froid et la

neige, demander le pain de leurs parents alités par la misère ? Comment, alors, avez-vous pu vous plaindre de la rigueur du temps ?

Suivez, sur la rue, ce vieillard pâle et décharné ; ses membres, que la vigueur d'un sang jeune ne réchauffe plus, grelottent et frissonnent sous le sarrau de toile qui les couvre sans les vêtir. Il va de porte en porte, glaçant ses mains nues sur le cuivre ou le fer des sonnettes. Il attend, en dehors, des minutes qui doivent lui paraître bien longues, quelquefois pour recevoir une aumône insignifiante, le plus souvent pour essuyer un refus blessant. Il y a un an à peine, il n'était pas riche, mais il vivait dans l'aisance ; un jour, un de ses amis, dans un moment de gêne, est venu s'adresser à lui ; il a mis son nom au dos d'un papier grand comme la main ; le lendemain, l'ami déclarait banqueroute et l'endosseur était ruiné. A son âge, on n'a plus le temps de recommencer ; c'est pour-

quoi vous le voyez, aujourd'hui, abaissant sa fierté, mendier de porte en porte, pendant que l'ami passe la rude saison dans un climat plus doux. Pauvre vieillard ! la misère l'a bien changé ; il serait mort s'il n'était le seul soutien d'un enfant que son fils lui a confié en partant pour un monde meilleur. C'est là ce qui lui donne le courage de supporter le froid et, ce qui est encore plus difficile à endurer, l'humiliation des refus. Si vous avez vu cela—et vous pouvez le voir tous les jours—vous regarderez ensuite de bien haut et d'un œil bien indifférent les petites tracasseries de la vie qui vous paraissaient d'abord si amères ; non-seulement vous ne direz pas, mais vous n'oserez même pas penser que vous êtes malheureux. Partout et toujours, regardez au-dessous de vous, vous y trouverez une comparaison consolante ; et, en faisant taire vos propres soupirs, vous aurez peut-être aussi le bonheur d'essuyer les larmes dont la vue vous a consolé.

Quelquefois, cependant, vous pouvez regarder au-dessus, et vous verrez que, dans bien des cas, il y a de quoi exciter plutôt votre pitié que votre envie.

L'ennui et les querelles habitent ce château ; la maladie dévore cet homme riche ; les soucis empêchent celui-ci de dormir dans son alcôve princière ; ce grand citoyen pleure sur l'ingratitude de ses semblables ; cet artiste célèbre, que tout le monde applaudit, a dans le cœur une blessure qui le ronge et qui le courbe vers la terre.

Somme toute, regardez en bas, considérez tout ce qui est au-dessous de vous ; puis, jetez un coup d'œil au-dessus, si vous pouvez lever le voile qui cache la vérité, et vous verrez que si, dans la première période de votre vie, vous avez pu ambitionner la position des autres, votre lot, maintenant, n'est pas le plus mauvais, et il vous serait extrêmement facile d'en avoir un pire.

LE PRINCE ARTHUR

Depuis quelques jours nous ne vivons plus que par soubresauts. Les bals, les dîners, les levers se succèdent avec une rapidité vertigineuse. On ne parle plus que du prince ; le prince est sur toutes les lèvres, dans tous les cœurs. Aujourd'hui, Son Altesse a daigné danser avec madame X ; demain, il daignera porter un chapeau gris ; hier,

il a bien voulu ramasser celui d'un jardinier. Comme ce pauvre prince, qui est charmant d'ailleurs, doit être ennuyé de se tenir ainsi constamment sur la sellette.

Depuis qu'il est ici, il a ouvert trois bals militaires, galopé je ne sais combien de valses et pris des petits soupers à n'en plus finir.

La plupart de nos élégantes sont piquées, blessées au vif ; elles ne voient pas pourquoi le prince devait danser avec celle-ci, plutôt qu'avec celle-là.

Le jour de la revue, il a donné la main à une dame ; on ne sait pas trop pourquoi il ne l'aurait pas donnée à tout le sexe.

Le fait est que si le prince passait deux mois ici, notre bonne ville, qui est pourtant si sociable, serait toute bouleversée. La moitié de notre population féminine mangerait l'autre ; ce serait une guerre atroce, sanglante, meurtrière ; une guerre

de femmes, enfin. La ville et les faubourgs seraient peuplés de veufs.

C'est peut-être un moyen détourné que prend Albion pour nous anéantir.

Tout le monde s'accorde à dire que, depuis le passage du Prince de Galles, Québec n'avait jamais vu un bal aussi grandiose, aussi splendide, aussi merveilleux que celui du Prince Arthur.

Le fait est que c'était une fête charmante. Des toilettes ensoleillées, des minois éclatants, des habits rouges à n'en plus finir. Pour les jeunes filles qui ont la passion du militaire anglais et qui ont érigé la dévotion de l'écarlate en un culte permanent, la soirée du 21 a dû être une extase continuelle. Or, comme la grande majorité de nos jeunes filles sont prêtresses très-assidues de ce nouveau culte, il s'en suit que notre ville a rarement eu un bonheur aussi complet et aussi étendu.

Quelques habits noirs circulaient modestement, humblement même, par-ci par-là, se cachant derrière les colonnes, pour ne pas faire une ombre trop épaisse au tableau : c'était bien inutile ; leur présence n'était pas même remarquée.

Les uns, prenant la chose par le bon côté, s'en amusaient franchement, d'autres en crèvaient de rage ; plusieurs en perdaient la tête.

J'ai rencontré un monsieur très-bien de sa personne, ayant de superbes favoris roux, les cheveux jaunes, six bagues à la main gauche et le double à la main droite, un carreau de verre sur l'œil : bref, un vrai gentleman. Son seul tort était de porter un habit noir. Il était si complètement perdu dans tout ce scintillement d'écharpes miroitantes, dans cette vibration d'épaulettes, de boutons et de sabres dorés, qu'en me rencontrant il me prit pour lui-même qu'il cherchait depuis un quart-d'heure et me sauta au cou. Il ne revint tout-à-fait dans son

bon sens qu'en m'entendant parler français, et repartit dans une autre direction comme un homme qui sortirait de la bouche d'un canon.

Il se perdit au milieu de la cohue et alla justement donner contre sa femme qui, pendue au bras d'un major, feignit de ne pas reconnaître son légitime propriétaire.

A minuit, les dentelles étaient généralement froissées, les volants déchirés, les *traines* anéantis. Heureusement qu'un champagne pétillant est venu engourdir les paupières sur ce léger détail.

On n'est pas trop d'accord sur l'heure à laquelle le bal s'est terminé, les uns disent deux heures, d'autres quatre !

Comme je n'ai pas vu la fin, je ne puis malheureusement pas vous donner de renseignement précis sur ce point important.

. . . .

Il est parti avec la marée baissante comme les autres mortels ; au point du jour, l'ancre s'est levée, et pendant que plus d'une jeune fille, accoudée à sa fenêtre, savourait dans la nuit les larmes du dernier adieu, le prince s'est envolé et a disparu derrière les hauteurs tranquilles de l'Ile d'Orléans.

Que Dieu le conduise en paix et rende, par la même occasion, le calme d'autrefois aux cœurs que Son Altesse Royale a bien innocemment blessés.

Il y a des gens qui aiment passionnément leur douleur et qui vont m'en vouloir profondément à cause du souhait que je viens de faire. Elles finiront par en revenir et m'aimeront même, comme on aime, cinq minutes après, le chirurgien que l'on détestait de tout son cœur pendant qu'il broyait la dent malade sous les étreintes de son davier.

A PROPOS DE JULES VERNE

Je travaille en ce moment à une étude sur quelques-uns des ouvrages de Jules Verne.

En lisant ces récits à la fois sérieux et fantastiques, mais toujours intéressants, dans lesquels l'esprit a souvent de la peine à saisir le point précis où s'arrête l'action de la science et où commence

l'imagination féconde de l'auteur ; en analysant les impressions que faisaient naître en moi ces résultats presque merveilleux obtenus au moyen de combinaisons parfaitement rationnelles d'ailleurs, et n'ayant contre elles que leur présente non-actualité, je me suis naturellement reporté aux siècles qui nous précèdent, en me demandant ce qu'auraient pensé nos aïeux d'un ouvrage qui leur eût laissé entrevoir seulement le demi-quart des merveilles que la science a produites de nos jours.

Lorsque, au quinzième siècle, Copernic découvrit et entreprit de demontrer son système planétaire, quel étonnement, quelle incrédulité même ne provoqua-t-il pas ! La plupart de ses théories furent regardées comme absurdes ; et lui-même ne fut-il pas qualifié d'illuminé ? Et cependant, aujourd'hui, dans les livres les plus élémentaires, on trouve ce grand système, naguère si combattu, expliqué aux

enfants comme vérité irréfutable, mis à la portée de tous, accepté par tout le monde.

Au siècle suivant, Galilée développe la même idée, enseigne le même principe et démontre les mêmes faits. Sa découverte des propriétés du télescope, que Métius n'avait fait qu'entrevoir, lui permet de porter ses regards plus loin que Copernic, et d'aller, dans l'immensité de l'espace, suivre et indiquer l'orbite des planètes, pendant que, à l'aide du pendule qu'il invente, et sans quitter la surface du globe, il trouve de nouvelles preuves à l'appui de son système. Et cependant, la plupart de ses assertions sont regardées, par ses contemporains, comme les produits d'une imagination surexcitée, comme des rêves enfantés par un cerveau évidemment mal équilibré. Ses lois de la pesanteur sont acceptées avec la même défiance, et il n'y a pas jusqu'à son thermomètre dont on ne révoque en doute les qualités palpables, pour ainsi

dire. On le traite de visionnaire, on le combat, au point qu'il en vient à hésiter lui-même sur l'exactitude de ce qu'il enseigne. Mais, à la fin, la science est plus forte, et il meurt avec sa conviction : *E pure si muove.*

Eh ! oui, la terre se meut ; qui en doute aujourd'hui ? Demandez au moindre élève de première année, il vous répondra. Essayez de prouver la fausseté de cette assertion au plus petit savant, il se moquera de vous comme on s'est moqué de Galilée et de Copernic lorsqu'ils tentaient d'en établir la vérité.

Et, sans parler de Toricelli qui inventa le baromètre ; de l'immortel Newton, qui découvrit les lois de la gravitation, et qui affirma cette vérité, alors méconnue, aujourd'hui universellement acceptée, que tous les corps s'attirent les uns les autres en raison directe de leur masse et en raison

inverse du carré de leur distance, arrivons aux découvertes plus récentes et aux étonnantes applications de la science moderne.

Qu'eussent pensé les contemporains de Papin, de Newcomen, de Watt, si on leur eût fait passer devant les yeux les prodiges accomplis de nos jours par la vapeur ? Et, pour ne pas sortir de ce grand dix-neuvième siècle qui a toutes les audaces en même temps que toutes les vanités ; qui, comme l'Illiade, contient les plus belles choses à côté des naïvetés les plus ineffables, voyons un peu comment il a encouragé, ou plutôt découragé les plus précieuses découvertes. Le grand Napoléon, ce héros d'or et d'argile, n'a-t-il pas méconnu, comme le plus humble des mortels, l'importance de l'invention dont Fulton venait lui faire hommage ? Et ce grand homme—plus grand que Napoléon lui-même, puisque le génie qui érige vaut mieux que celui qui détruit—n'a-t-il pas dû subir toutes les humilia-

tions, toutes les misères avant de pouvoir faire signer à l'humanité un contrat dans lequel elle avait tout à gagner?

George Stephenson, l'inventeur des locomotives, est encore venu prouver que le grand siècle des lumières n'y voit pas toujours clair du premier coup. On ne comprenait pas ces immenses découvertes ; on reculait effrayé devant les perspectives insondables qu'elles ouvraient au regard habitué à des horizons plus restreints. Et cependant, aujourd'hui, qui s'étonne de voir les vaisseaux franchir les mers comme on traversait autrefois une rivière? Qui songerait à nier la puissance et les avantages de la locomotive en face de ces réseaux de voies ferrées qui déroulent leurs ceintures brillantes sur toutes les zones de notre globe?

Qui pourrait nier l'importance de l'aërostation, en présence des immenses services rendus par cet

art si utile, lors du dernier siége de Paris ? Jamais les ailes de la Renommée n'auront porté un nom plus haut que celui des frères Montgolfier.

Mais j'en viens à la plus grande découverte de notre siècle, celle de l'application de l'électricité à la télégraphie. Qu'eût-on pensé, il y a cinquante ans, d'un auteur qui aurait expliqué, dans un ouvrage sérieux, le fonctionnement du télégraphe de Morse ; ou qui aurait osé parler de la transmission d'un mot à travers l'Atlantique, de New-York à Liverpool, dans trente-centièmes de seconde ! Et pourtant, cette merveille s'accomplit tous les jours, à chaque heure, à chaque instant. Et croyez-vous que l'électricité ait dit son dernier mot ? Qui sait, d'ici à vingt ans seulement, à quels perfectionnements cette application peut arriver ? La science marche à pas énormes. On a supprimé les chevaux de la diligence, les rames et les voiles des vaisseaux ; on a presque réussi à se passer du com-

bustible encombrant, c'est-à-dire qu'une quantité insignifiante de pétrole mêlée à la vapeur d'eau fournira un foyer de chaleur d'une puissance extraordinaire ; la vapeur sera tout à la fois la cause et l'effet—et cette admirable application sera due à un de nos compatriotes [1]; on a supprimé les distances, les hauteurs et les profondeurs; pourquoi vouloir présomptueusement indiquer le point où le perfectionnement doit s'arrêter? Pourquoi l'électricité, cette force effrayante qui pulvérise en un moment les corps les plus durs; qui, sans laisser de traces extérieures, change toute la constitution chimique d'un objet, pourquoi l'électricité ne ferait-elle pas ce que la vapeur fait aujourd'hui? On n'a pas encore trouvé, mais on trouvera ; et lorsque Jules Verne décrit la machine du *Nautilus*, il fait une description qui sera vraie,

1 M. James Prendergast, qu'une mort prématurée a empêché de poursuivre sa belle découverte.

au pied de la lettre, j'en suis convaincu, dans trente ou quarante ans, peut-être dans dix ans. Le *Nautilus* n'existe pas, je l'admets, mais il existera ; et nous marchons si vite, dans ce siècle, qu'entre l'idée et le fait, on n'a que juste le temps de concevoir l'une avant de voir l'autre se dresser devant le regard étonné.

Voilà des choses bien sérieuses pour une causerie ; mais je les crois bonnes et instructives : c'est là mon excuse.

L'ART ET LE MÉTIER

La critique est aisée et l'art est difficile.

Cela a pu être vrai autrefois, cela peut encore être vrai aujourd'hui en certains endroits ; mais ici, c'est tout le contraire qui est la vérité. La critique est impossible et, en conséquence, l'art est du dernier facile.

Ces réflexions me sont venues à propos du passage, par notre ville, d'une troupe chantante, dirigée par un impressario du nom de Holman.

Les affiches étaient superbes, les annonces prodigues et prodiguées. La troupe ne comprenait pas moins de sept étoiles, toutes de première grandeur. Les journaux de Montréal en faisaient les plus grands éloges et nous avaient inondés de leurs rayonnements. J'avais bien encore quelques doutes, mais nous entendons si peu de bonne musique, que je me suis jeté là-dessus comme un homme qui a faim et soif. Hélas ! combien je m'en repens !

La salle de spectacle était pleine comme aux plus beaux jours. On devait donner *la Somnambule*, que j'avais relue d'un bout à l'autre avant de partir de chez moi, pour me rafraîchir la mémoire et ne pas perdre une seule note de cette musique

délicieuse. En entrant, je vois un piano et quelques cuivres couchés paresseusement aux pieds de cinq ou six pupitres. J'avoue que cela me refroidit un peu ; mais, fort de cette maxime du code criminel anglais « qu'un accusé est censé innocent tant que le jury ou le juge ne l'a pas déclaré coupable, » je refoule à l'intérieur mes sinistres appréhensions, je parviens même à faire reluire mes espérances, je me tais et j'attends.

Pourtant, le piano était toujours là, et il est difficile de concilier l'idée de *la Somnambule* avec celle d'un clavier, eût-il sept octaves et demie et fût-il sorti de la meilleure fabrique.

Enfin le rideau se lève ; le chœur fait son entrée et attaque le premier morceau d'ensemble. J'étais plein d'indulgence, malgré tout, et j'ai trouvé cela assez sortable, quoiqu'il n'y eût certainement pas lieu de ***bisser***. La salle frissonne ; c'est Lise qui

apparaît ! Elle commence. Mon Dieu ! me dis-je en moi-même, que vous ai-je donc fait pour que vous m'infligiez une Lise de cet acabit ? Le ciel resta sourd à mon interrogation et Lise continua son massacre. Ce fut, je crois, le signal. On se met à tirailler le premier acte de cette pauvre *Somnambule ;* on en arrache violemment des débris informes que l'on nous présente tout pantelants et convulsionnés. Chacun se met de la partie : Rodolphe, Amine, le chœur ; tout cela tenaille avec une persistance de vouloir, avec des raffinements d'opiniâtreté, et par-dessus tout avec un sans-gêne tel qu'en affecte l'étudiant en médecine taillant sans merci les chairs de son sujet.

Le premier acte a duré dix minutes : c'était encore trop. Dans le premier chœur, je n'avais heureusement pas entendu le piano. Mais, hélas ! dans les morceaux moins bruyants, il m'a bien fallu le subir. Jamais je n'aurais cru qu'on put

pousser l'audace du bras jusqu'à cette limite : je ne parle pas des doigts, ils n'y paraissaient que comme hors d'œuvre. Jamais clavier n'a émis des sons plus étranges et à la fois plus prétentieux. Je ne suis pas fort en harmonie, c'est ce qui m'a sauvé : un compositeur y eût laissé sa raison, et les mânes de Bellini ont dû ressentir, du haut de leur glorieux séjour, de frénétiques tressaillements. Joignez à cet accompagnement barbare la psalmodie creuse du comte dans le grand air *Vi ravviso*, et vous concluerez avec moi qu'il est impossible de mieux s'entendre pour abîmer un chef-d'œuvre.

Il faut pourtant le dire, dans tout ce chaos, dans ce froissement indigne de choses si belles, il y a eu un petit oasis qui m'a un peu reposé, c'est le chœur *A fosco cielo*. Je vous assure que ce n'était pas trop mal rendu ; mais, par exemple, il n'y a eu que cela.... et le ténor qui, malgré sa voix usée

montrait de temps à autre qu'il comprenait son rôle : sa phrase avait même assez d'école.

Pendant l'entr'acte, les cuivres ont joué, dans un style qui chassait les gens vers la buvette.

Que vous dirais-je ? Les deux autres actes ont été donnés avec le même succès impitoyable dans son éreintement. Heureusement que l'on n'a chanté que trois ou quatre morceaux par chaque acte. Tout le reste était une pâle comédie, ou plutôt une farce grotesque, une pantalonnade parlée dans un anglais que je m'applaudis de n'avoir pas compris dans tous ses dévergondages.

Bref, je suis resté jusqu'à la fin, debout, car il n'y avait pas assez de siéges. Je me demande ce qui m'a poussé à subir jusqu'à la fin ce châtiment humiliant pour mes oreilles. Est-ce mon mauvais génie ? Est-ce ce sentiment, naturel à une bonne âme, qui fait toujours espérer, en dépit même du

bon sens, que les choses finiront par s'améliorer ? Je l'ignore et ne veux pas chercher à le savoir. C'est assez d'avoir reçu la blessure sans se complaire à retourner le fer dans la plaie.

— Bien sûr, disais-je en sortant à un ami, demain, la salle sera vide, ou, du moins, les gens trouveront où s'asseoir.

Je m'étais trompé. Ils sont restés une semaine, et tous les soirs ils ont eu salle comble. Ils ont même joué *Fra Diavolo,* et je ne suis pas sûr qu'ils n'aient pas répété *la Somnambule.* Ça été un succès sur toute la ligne. Savez-vous pourquoi ? Vos journaux les avaient loués ; les nôtres ont emboîté le pas, à une seule exception près. Cette exception est le *Mercury ;* il mérite qu'on le nomme, car ses comptes-rendus sont toujours faits avec impartialité et une grande connaissance du sujet. Les articles des autres étaient ronflants, flatteurs au superlatif,

glorificateurs ! Comme ces gens ont dû rire dans leurs barbes ! Ils ont cru que nous les prenions au sérieux et ont mesuré l'étendue de notre savoir musical par la critique de nos journaux. Ils reviendront et ils n'auront pas tort. En revanche, le ***Beethoven Quintett Club***, qui nous arrive ces jours-ci, prend la plus petite de nos salles, afin de pouvoir la remplir.

Croyez-vous qu'il ne serait pas temps pour les journaux d'établir une saine critique, et de décourager une fois pour toutes ces exploiteurs de mauvais aloi.

Je conçois que, lorsqu'il s'agit de concerts charitables, organisés par la bonne volonté d'amateurs qui n'ont d'autre objet que de rendre service, on doive pratiquer l'indulgence, et tout en donnant de bons conseils, s'abstenir d'une critique que sa sévérité rendrait déplacée.

Mais lorsqu'on a affaire à des gens qui font une profession, ou plutôt un métier de l'art, et qui viennent, sans aucune vergogne, tenter de nous faire prendre des vessies pour des lanternes—pardon pour cette locution—ne serait-il pas à propos de nous affirmer un peu et de faire voir à ces brocanteurs de doubles croches, que nous savons distinguer entre le comte Rodolphe et le général Boum Boum ?

Notre impresarsio, j'oubliais de le dire, a donné la *Grande Duchesse.* On me dit que ce n'était pas mal. Je veux bien le croire : je n'y ai pas assisté, la première soirée m'avait découragé. Qu'on s'en tienne à Offenbach, mais qu'on ne touche pas aux chefs-d'œuvre.

Aurons-nous une fois cette volonté d'encourager la bonne musique et de décontenancer la musique détestable : je l'espère sans vouloir trop y compter.

Il faut que la presse nous aide. Avec elle nous pouvons beaucoup : sans elle, nous n'arriverons à rien, ou à presque rien.

Ma voix n'est pas la première qui ait fait entendre une note discordante au milieu du concert universel de louanges qui s'élève autour des brocanteurs de l'art. Nous sommes encore bien peu nombreux, cependant. Que l'on nous aide et nous réussirons.

LES ADRESSES

Si l'on voulait relever tous les petits travers d
l'espèce humaine, ceux de notre société perfe
tionnée surtout, on en aurait pour bien des v
lumes. C'est un travail que je ne voudrais p
entreprendre : la vie d'employé public laisse p
de loisirs—à ceux du moins qui n'ont que le

travail pour recommandation—et par les temps durs que nous traversons, il faut encore tâcher de gagner quelque chose dans les heures libres du soir, pour pouvoir, comme on le dit familièrement, attacher les deux bouts ensemble à la fin de l'année. Ceux qui ont des goûts littéraires sont donc forcés de les mettre souvent de côté pour faire de la copie ou de la traduction. Cela n'est pas amusant et rapporte peu ; mais nous sommes si habitués à ces deux résultats !

Pourtant voici la session terminée ; le beau temps revient et nous aurons un peu plus de loisirs.

J'en profiterai pour signaler quelques abus, car j'avoue que, pour le quart-d'heure, je n'ai pas l'humeur gaie, et je passe de suite ma bile sur une manie, ou plutôt une maladie que j'abhorre plus que toutes les autres, c'est celle des *adresses*.

La chose, d'abord insignifiante, est devenue plate et grotesque. Et, cependant, il n'y a plus moyen de s'en sauver : il est impossible de faire un pas dans la vie sans s'exposer à présenter ou recevoir une adresse.

Un monsieur part pour voyage ou en arrive : ses amis se réunissent et lui offrent une canne, accompagnée d'un compliment auquel il répond en termes appropriés à la circonstance solennelle. C'est le jour de votre naissance ou de celle de votre femme : l'adresse arrive à point et vous y répondez, cette fois, en termes bien sentis, pourvu que l'émotion ne vous coupe pas la parole !

Que vous quittiez un emploi ou que vous y arriviez ; que votre position change ou qu'elle reste la même, on y trouve toujours un prétexte pour vous infliger une adresse que vous relisez, le lendemain,

sur tous les journaux, avec les paroles heureuses de la réponse.

Un capitaine de steamer essuie-t-il un grain pendant la traversée ? Vite, ses passagers présentent une adresse à l'habile marin dont la science n'a été égalée que par un courage et un sang-froid à toute épreuve. Le passage a-t-il été exceptionnellement heureux, le soleil n'a-t-il cessé de briller pendant tout le trajet ? C'est encore une raison pour présenter une adresse dans laquelle on loue, cette fois, les qualités du gentleman qui sait si bien faire oublier à ses passagers les ennuis d'un voyage sans accident.

Un haut fonctionnaire quitte son département. Tous ses employés lui présentent une adresse de regrets à laquelle il répond d'une voix pleine d'émotion. Son successeur arrive : les mêmes employés vont le féliciter sur son avénement, en

affirmant que la seule chose qui puisse leur faire oublier celui qui vient de partir, c'est la connaissance qu'ils ont des hautes capacités et des vertus sublimes de celui qui le remplace.

Cela va ainsi depuis le premier, en passant par les intermédiaires et les subalternes, jusqu'au portier de l'établissement, lequel ne peut plus se mouvoir ni ouvrir sa porte sans recevoir une adresse accompagnée d'un souvenir en nature ou en numéraire.

Partout, l'adresse règne en souveraine comme la mode dont elle est proche parente d'ailleurs. C'est une épidémie et une déplorable comédie. Comédie de la part de ceux qui présentent, et de la part de celui qui reçoit. Il y existe la même somme de sincérité, à peu près, que dans les compliments que l'on échange au bal ou en visite du jour de l'an.

Une adresse est presque toujours le fait d'un seul individu qui a ses raisons particulières pour faire la chose. Il rédige sa petite épître ; puis il s'agit de la faire signer par une foule de personnes indifférentes ou souvent mal disposées. C'est alors que se déploient dans tout leur éclat les qualités stratégiques du personnage. Il cajole, il caresse, il emmielle ; et si cela ne réussit pas, il prend le côté sérieux des choses, il avertit, il menace ! A la fin, il faut céder ; tous les noms sont là. La cérémonie se fait. Le sujet de cette démarche ridicule a été averti huit jours à l'avance et a eu communication du parchemin, ce qui ne l'empêche pas d'affirmer qu'on l'a pris par surprise. Pourtant le plus surpris n'est généralement pas lui. Puis il défait soigneusement l'éloge que l'on a fait de lui, et, avec les matériaux, il s'érige un piédestal de modestie sur lequel il s'installe cauteleusement, à la faveur du nuage d'encens

que ce dernier trait de vertu a provoqué de toutes parts.

Comédie !

Et dire que cela se fait partout et toujours, et se fera longtemps encore ! Et dire que des gens intelligents se moquent ainsi les uns des autres, avec le plus grand sérieux !

Mais ce n'est pas tout ; il y a encore la question du cadeau. Car qu'est-ce, après tout, qu'une adresse sans cadeau ? Un habit sans manches, un dîner sans potage. C'est encore là que se fait une petite cabale très-soignée. Règle générale, l'enthousiasme pour un projet s'arrête au moment de la mise des fonds. Tant qu'il ne s'agit que de paroles, tout le monde semble pris d'un beau feu, l'assistance flambe avec un ensemble touchant. Les démarches commencent-elles ? L'ardeur se ralentit un peu, l'unanimité se scinde, des groupes

de refroidis se détachent et s'éloignent. Mais lorsque vient le moment de délier les cordons de la bourse, le feu s'éteint partout et la glace prend d'un bord à l'autre. On remarque cependant quelques zélés qui fument encore, comme ces mares qui restent liquides à la surface d'un étang gelé.

Ceux-là se chargent de l'affaire et ne la laissent pas languir. Ils se mettent aux trousses des indifférents, entourent les froids, grimpent sur les épaules des glacés. Patients dans les rebuffades, infatigables dans l'attaque, ils ne s'émeuvent, ne se découragent de rien. Ils ont la constance du *collecteur* qui se présente chez vous tous les jours, que vous remettez invariablement au lendemain, et qui reviendra jusqu'à ce que vous lui ayez donné un à-compte, pour recommencer encore, le mois suivant, ses interminables mais, hélas ! légitimes persécutions. On les trouve partout, au travail et

à la promenade ; dans les couloirs des bureaux publics et sur les marches de l'église. Ils sont toujours et en tous lieux ; la perpétuité est dans leur nature, leur essence est l'ubiquité. Ils gênent votre digestion, ils hantent votre sommeil. Leur ombre vous suit et ne vous lâche point que vous n'ayez mis, entre eux et votre personne, la longueur de votre signature, ou—ce qui est plus prudent encore en vue du repos futur—la superficie d'un billet de banque.

L'hiver est suprêmement détestable, et les grandes marées du printemps sont redoutables et redoutées. Cependant ce sont de ces maux que l'on attend à époque fixe, contre lesquels on se prémunit et qui, en somme, ont une durée limitée. Mais ceux-là, les zélés, sont d'autant plus épouvantables qu'ils sont imprévus. Ils vous prennent comme une colique, ils tombent sur vous comme la neige d'un toit. Enfin, vous vous êtes exécuté ;

il vous faudra un grand mois pour réparer la brèche qu'on vient de faire à votre bourse ; mais, au fait, c'est fini et vous êtes tranquille pour longtemps.

Malheureux ! Cela va recommencer demain, dans trois jours, la semaine prochaine au plus tard. Il va naître quelqu'un tout exprès ; un fonctionnaire va être promu ou bien admis à faire valoir ses droits à la retraite. Ce sera ceci ou bien cela ; mais soyez certain que tout à l'heure, quelque chose ou quelqu'un va arriver qui exigera une adresse ou un cadeau, peut-être les deux à la fois !

Et voilà comment ce pauvre employé, qui tire déjà à la fois tous les diables par la queue, est encore, à chaque instant, obligé d'empoigner par les cornes le diable anormal de l'adresse et du cadeau.

Je vous demande si nous ne sommes pas déjà assez malheureux et assez ridicules, sans empirer notre état par de semblables sottises.

Je prêche peut-être dans le désert. Au reste, si je ne réussis pas à corriger l'abus, j'aurai toujours le mérite de l'avoir signalé.

LES ÉTRANGERS A QUÉBEC

Tous les citoyens un peu à l'aise ont quitté nos murs. Il ne reste plus que les pauvres qui, sevrés des jouissances que procure l'argent, font ici-bas l'apprentissage d'un purgatoire qu'ils trouveront moins dur, je l'espère, au grand jour du réglement des comptes. Il ne faut pas croire, cependant,

pour cela, que ceux qui demeurent attachés à leur petite sphère soient complètement privés de distractions. Ils ont la foule des étrangers qui passent à leur porte et s'arrêtent quelquefois pour chercher, dans la crevasse d'une vieille muraille,—et Dieu sait combien nous avons de crevasses !—l'empreinte d'un fait historique.

Ces étrangers nous viennent presque tous du pays voisin. Chaque matin, les bateaux-à-vapeur et les convois de chemin de fer les déposent par centaines sur nos quais où ils deviennent la proie des cochers, nos seuls cicérones. Ils enregistrent leurs malles à l'hôtel, puis, après avoir déjeuné sur le pouce, commencent leur pélerinage historique.

La première place qu'ils visitent est la plateforme, ou terrasse Durham. Le cocher leur raconte à sa manière l'histoire du château St. Louis

leur parle de l'île d'Orléans et surtout des hauteurs de Lévis, où l'on peut encore voir les anciennes batteries américaines et admirer les fortifications que le gouvernement anglais a fait construire il y a quelques années. Beauport, Montmorency et Charlesbourg ont aussi leur importance historique, et le cocher, rusé comme ceux de sa race, se garde bien d'oublier ces endroits renommés qui lui valent des courses que la loi n'a pas tarifées et où la marge des profits est d'une largeur plus qu'appétissante.

Après avoir admiré le port, et noté sur leur calepin tous les petits détails qui ne se trouvent pas dans le *Guide de Québec*, ils vont faire le tour de la ville, avant d'aller relever ses environs. La grande batterie, les portes, l'esplanade, le jardin du fort, la Citadelle, tout est soumis à l'inspection, mesuré, historié, commenté. Les papas consultent le *Guide*, pendant que les jeunes misses—elles

savent plus ou moins dessiner,—crayonnent les points de vue, que les mamans se plaignent de la température et que les enfants grignotent des gâteaux. Quelquefois, souvent même, il se trouve dans la voiture un jeune ami de la famille, lequel, en fait d'histoire, ne goûte que le temps présent, et, en fait de points de vue, borne son horizon au joli minois qui fait semblant de se cacher derrière un voile trop transparent. Celui-là propose toujours de descendre de voiture afin de pouvoir offrir sa main et marcher seul quelque temps avec sa prétendue. A chaque coin de muraille, il signale un détail qui appelle un examen plus attentif, ou une trace d'inscription dont il serait important de découvrir le sens. S'il parvient à intéresser le papa et à le mettre sur la piste de quelque recherche curieuse, il est tout fier et profite du temps pour faire lui-même un cours d'histoire à sa façon. La ville a été examinée en tous sens. C'est alors qu'il

propose la course à la campagne, appuyé par l'avis du cocher dont il a su se ménager les bonnes grâces. Il a eu la précaution de faire mettre dans le siége de la voiture un lunch qui peut se déguster au pied d'un monument, ou à l'ombre d'un chêne criblé par les balles françaises.

Là où les soldats du roi de France ont tombé, de faibles mortels peuvent bien choir quelquefois. C'est pourquoi il arrive de temps à autre qu'une racine, ou quelque tumulus ignoré devient la cause d'une chute qui commence par un léger cri et se répare avec un serrement de mains. Eh ! mon Dieu ! de combien de ces chutes n'avons-nous pas été témoins, combien de fois n'avons-nous pas tendu une main secourable à une jolie main gantée, tous tant que nous sommes, lorsque nous étions plus jeunes ! Hélas ! ce temps est presque passé, et nous avons maintenant bien de la peine à nous relever nous-mêmes.

Les plaines d'Abraham, le champ de Sainte-Foye ont été examinés jusque dans leurs derniers détails. Il reste maintenant le tour du Cap-Rouge, le lac Saint-Charles, Charlesbourg et les chutes de Montmorency. C'est à ce dernier endroit surtout que les émotions deviennent accentuées. En présence de cette grande nature, au bruit des eaux qui tournent dans leur précipice sans fond en lançant comme un regret leur écume transparente, on sent je ne sais quel frisson agréable et terrible à la fois envahir tout son être; le cœur bat plus vite et le sentiment se développe avec une puissance singulière. Ce lieu grandiose a reçu bien des serments, et a préparé l'union de bien des destinées. Bien des vieilles filles ont découvert là, flottant sur le gouffre, leur dernière planche de salut. Bien des célibataires endurcis y ont senti leur cœur s'amollir et s'ouvrir à des sentiments

contre lesquels ils se croyaient pourtant bien fortifiés.

Le lac Saint-Charles et le lac Beauport, avec leurs promenades en bateau, ont aussi une influence très-grande dans le sens que nous venons d'indiquer. Il suffit que l'embarcation chavire ou menace de chavirer, pour que l'on vous consacre une existence que vous venez de sauver. Quelquefois même, il arrive qu'un orage subit et l'offre opportune d'un parapluie, qui sauve une toilette, vous valent toute une vie de remercîments.

Mais il est temps de revenir de cette promenade, nous pourrions commettre des indiscrétions et nous attirer des colères.

Nos voyageurs reviennent à l'hôtel bien fatigués, ce qui ne les empêche pas, après le thé, d'aller encore prendre le frais sur la plate-forme. Il y a

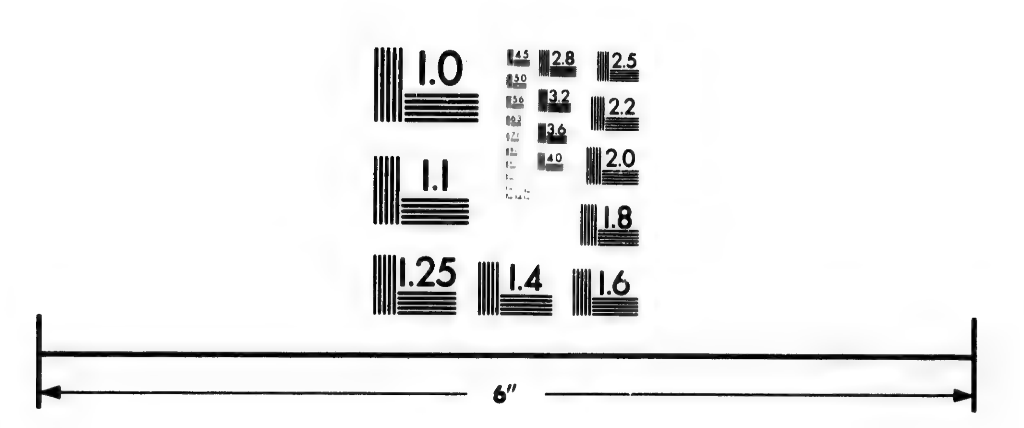
là à étudier non-seulement les étrangers, mais notre monde à nous. On peut y observer des choses curieuses.

Mais, encore une fois, soyons discret. La parole est d'argent, mais le silence est d'or.

NOTRE PRESSE

Ce sujet est aussi difficile que dangereux à traiter, surtout dans un pays comme le nôtre, où la critique, même honnête, a généralement besoin, pour qu'on la reçoive, d'être entouré de toutes les précautions possibles. Jugez ce qu'il faut de tactique quand il s'agit de toucher à cette grande

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





puissance qui prétend régir tout le monde et faire courber tous les fronts sous les éclats de sa voix.

On me trouvera peut-être téméraire, mais je dois avouer que je n'ai pas peur. Etant, d'ailleurs, un peu du métier, je sais que ce souverain formidable qu'on nomme la presse n'est pas du tout malin en soi et fait souvent plus de bruit que de besogne. Pour vous montrer que j'ai peut-être raison, nous allons, si vous le voulez bien, faire une petite visite à l'un des palais de l'autocrate et le surprendre en déshabillé. C'est ce que j'appelle pénétrer de suite au cœur de mon sujet.

Frappons à cette lourde porte qui garde en plusieurs endroits l'empreinte de mains noires et huileuses ; on dirait une porte de prison, l'entrée d'un lieu de tristesse et de douleur. Au sous-sol, ou au rez-de-chaussée, dans quelque coin sombre, est une machine grondante qui fait mouvoir plusieurs

mécanismes obscurs et grinçants, monstres qui multiplient, dans leurs griffes gigantesques, le travail des doigts humains. Au premier, des hommes, des enfants, des jeunes filles ; tout cela courbé devant un casier fumeux, cherchant les caractères de la main, pendant que le regard fatigué erre dans le vague. Silence effrayant partout, troublé seulement par les grondements sourds de la machine.

Il est onze heures du matin. Montez deux ou trois escaliers ; ce n'est déja plus aussi sale et aussi sombre, bien qu'encore assez peu chatoyant. A mesure que vous montez, des éclats de voix joyeuses arrivent jusqu'à vous. Entrez hardiment dans le sanctuaire. Ils sont là deux ou trois, quelques fois quatre et plus, riant à haute voix, le cigare aux lèvres et les pieds sur la table ou sur la chaise d'un voisin bienveillant. On parle du dernier bal, du prochain dîner ou d'une fameuse

partie de billard qui s'est jouée la veille même au club. Cependant l'heure avance et les cigares, rendus au bout, commencent à roussir les moustaches. Celui qui occupe le fauteuil tire sa montre.

— Midi déjà ! soupire-t-il entre deux baillements solides, et mon article qui n'est pas encore prêt !

— Au fait, dit l'un des amis présents, n'as-tu pas tes ciseaux, comme d'habitude ?

— Ne m'en parle pas, mon cher, les journaux d'Europe sont en dentelle, et les nôtres ne contiennent rien ce matin ; pas moyen de faire la moindre découpure !

— Voyons, voyons ; il faut pourtant trouver quelque chose, continue l'ami ; tu ne peux pas faire paraître ton journal en blanc, ou mettre les quatre pages en annonces !

— Bah ! glisse un troisième, il te reste encore

les faits-divers ; s'ils sont un peu corsés, cela suffit : c'est d'ailleurs la seule partie du journal qui se lise.

Le jeune rédacteur mâchonne le tronçon de son cigare et commence à se piquer ; son sourcil se fronce ; le coin de sa bouche a quelque chose d'amer.

— Si vous croyez, dit-il, que j'en suis réduit là, vous vous trompez singulièrement ! Veuillez me laisser seul, messieurs : ce soir vous saurez me dire si je suis complètement à sec.

Sur ces paroles, les amis se retirent les uns, avec une certaine confiance, les autres légèrement incrédules.

Après leur départ, notre homme se met à songer. Des sujets d'articles se présentent en foule à son esprit, trop en foule peut-être. Il prend une plume

et se campe devant son bureau. Il écrit douze titres divers et s'arrête généralement après la première ou la seconde phrase. Pourquoi? Le premier sujet touche à un point sur lequel ses idées sont un peu confuses ; il lui faudrait les éclaircir : c'est trop de travail pour le temps qu'il a devant lui ; il passe. Cet autre aurait besoin d'être étayé de quelques solides principes de science ou de philosophie. Notre ami n'a jamais beaucoup fréquenté ni l'une ni l'autre. Il passe. Ce troisième provoque une question d'histoire. Jugé et condamné séance tenante. Il passe encore. Un quatrième sujet empiète un peu sur le domaine religieux. La décision de l'écrivain balance quelque temps. Il prend la plume, la quitte, il la prend pour la quitter encore. Enfin, un mouvement décisif : il passe à quelque autre chose. C'est à peu près jusqu'à présent ce qu'il a fait de plus judicieux.

En fin de compte, et après beaucoup de tâtonnements, il s'aperçoit que le temps s'écoule et-que rien ne vient. Il cache son front dans ses mains et se serre les tempes : procédé violent mais fort en vogue. Tout-à-coup, il relève la tête : une idée s'est fait jour et a jailli de la mémoire d'un nom.

— Oui ! se dit notre rédacteur, ce Monsieur X ! Je lui avais promis quelque chose ; il faut se tenir parole. D'ailleurs, sa femme ne m'a pas salué, l'autre jour : il mérite un éreintement, il l'aura ! Un soupir de satisfaction s'échappe de sa poitrine. Ses doigts saisissent fièvreusemeui la plume qui court sur le papier avec une vitesse prodigieuse. Les seuls instants de repos permis sont pour feuilleter Bescherelle au sujet de quelques mots douteux. Bref, les protes ont des feuillets par-dessus la tête et sont obligés de d'élaguer trois annonces pour faire place à la conclusion de l'article.

De mémoire de rédacteur, on n'avait jamais vu pareille fécondité.

Le lendemain une feuille adverse contient une correspondance furibonde avec une provocation en règle, signée *Justice* ou *Veritas*. La polémique sur ce point,—si toutefois on peut appeler cela une polémique—dure fort longtemps. Le journal y perd quelques abonnés mais son rédacteur a des sujets d'articles pour trente numéros. Pour peu que la chose se répète,—et elle se répète fort souvent,—la feuille n'en a plus que pour six mois à vivre. C'est ce qui explique la chute, prévue d'ailleurs, d'un grand nombre de nos journaux. Voilà, Messieurs, un fait qui n'a pas besoin de preuve ; vous le connaissez tous ; vous savez qu'il est vrai. Il y a fort heureusement d'honorables exceptions ; mais la chose est plus générale qu'on ne le pense.

Dans ce pays, ou lance un peu un journal comme une drogue. Le prospectus contient toutes espèces de merveilles qui, en réalité, ne seront jamais que dans le prospectus. Généralement, un journal est une affaire. L'unique but,—but assez naturel d'ailleurs,—est d'y faire de l'argent. On n'a pas d'autre ambition. Et, comme dans tout autre commerce, on s'occupe beaucoup moins de la qualité de la marchandise que de son prompt écoulement et de son rapport en espèces.

Je ne suis pas de ceux qui voudraient faire du journalisme une chose de dévouement stérile, sans aucun espoir de gain. Ce serait peut-être exiger trop de notre nature qui, après tout, ne peut pas vivre seulement d'esprit. Mais il ne faut pas non plus donner dans l'extrême opposé, comme cela se pratique un peu trop universellement. Quoiqu'il en soit, puisque cet état de choses existe, tâchons d'en rechercher les causes ; nous arriverons tout

naturellement par là aux moyens qu'il faut prendre pour nous réformer. Ce ne sera pas long; il n'y a pas lieu de chercher bien loin.

D'abord, et en premier lieu, absence ou plutôt rareté extrême de personnes véritablement capables d'écrire. Le métier du journaliste, comme on veut bien l'appeler, n'est pas un métier ordinaire. Il faut une tête et même plusieurs têtes solides pour bien conduire un journal.

En second lieu, nous avons généralement des journaux qui veulent trop embrasser et qui négligent les spécialités dans lesquelles ils réussiraient pour tenter de s'universaliser dans des domaines où ils perdent pied à chaque instant. Il vaut mieux n'écrire qu'une seule bonne page sur un sujet que l'on possède que d'en griffonner cinquante médiocres sur des choses que l'on ignore complètement. L'universalité des connaissances exige le

génie, et cet attribut ne se rencontre pas nécessairement et essentiellement dans la chaire d'un journal.

En troisième lieu, absence presque complète d'éducation et de mœurs politiques et sociales. On regarde un adversaire comme un ennemi ; c'est un Prussien à toutes fins que de droit, et, pour l'abattre, tous les moyens sont bons. Il y a bien la correspondance anonyme et plusieurs autres causes que je pourrais mentionner, lesquelles se rattachent de près ou de loin aux trois que je viens d'énoncer ; mais cela nous entraînerait trop loin. Je ne veux pas donner à cet article les proportions d'un traité, ce qui serait d'ailleurs au-dessus de mes forces et de votre patience.

Voilà donc, à mon sens, les trois grandes plaies du journalisme dans ce pays. Ici je fais encore une fois mes restrictions. Je n'entends parler que

des généralités. Il existe, Dieu merci, de consolantes exceptions.

Il faut l'avouer, néanmoins, nous avons peu d'hommes véritablement instruits ; j'entends parmi ceux qui se livrent au journalisme. On en cherche la cause dans le peu de rémunération que donne cet emploi. Je conviens que nos rédacteurs sont peu payés, mal payés. Il y a des journaux qui n'ont pas le moyen de donner plus : c'est un grand malheur. Mais il y en a d'autres qui peuvent faire bien davantage, et qui ne le font pas : c'est une chose inqualifiable. Le plus d'intelligence, la plus grande somme de travail, pour le moins d'argent possible : telle paraît être notre devise. Ce principe a certainement son bon côté ; mais il me semble que nous en abusons. Les articles de journaux sont à une sorte d'enchère, mais une enchère renversée. On cherche, non pas celui qui écrira le mieux, mais celui qui pourra écrire à plus

bas prix. Voilà pourquoi les hommes de talent s'abstiennent en général d'entrer dans un état qui ne peut pas même fournir le nécessaire ; et voilà pourquoi les rédacteurs compétents peuvent facilement se compter.

D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit plus haut, le journalisme, ici, n'est pas une mission ; c'est presqu'exclusivement une affaire. Le grand chef de l'établissement, l'homme important, celui qu'on paye le mieux, c'est l'administrateur de la partie commerciale et financière ; et celui-là n'a peut-être qu'un rival, c'est le solliciteur de *jobs* et d'annonces, que les anglais appellent, je crois, *canvasser*. Le rédacteur n'est absolument rien, comparé à ces personnages, et son article n'est véritablement qu'un accessoire, qu'un hors-d'œuvre dans le journal.

J'ai mentionné, en second lieu, la funeste cou-

tume qu'ont nos journaux d'embrasser à la fois trop de sujets. La chose serait certainement possible s'ils avaient le personnel nécessaire. Il n'est pas défendu à une feuille de s'universaliser dans ses sujets ; au contraire, c'est l'une de ses qualités, c'est l'un de ses devoirs même. Mais il faut s'entendre. Dans les grands établissements où la rédaction compte un personnel de plusieurs membres compétents, chacun a sa spécialité et s'occupe d'une branche particulière. Le journal peut alors embrasser un grand nombre de sujets et les traiter convenablement. Mais quand, pour tout cela, vous n'avez qu'un seul homme, et surtout un homme mal payé qui doit chercher, en dehors et dans d'autres travaux, le surplus d'un salaire que le journal lui refuse ou ne peut pas lui payer, comment voulez-vous qu'il se tire d'affaire ? Vous le savez aussi bien que moi : nous en avons partout des exemples sous les yeux. Il fait un article pour

le prix qu'on lui donne ; et, comme le prix est maigre, l'article est maigre aussi.

J'aborde maintenant le point le plus délicat qui touche aux mœurs du journaliste. Je voudrais certainement ne pas commettre la faute que je reproche à quelques-uns de ces messieurs et ne pas leur tomber dessus de la même manière qu'ils en usent entr'eux ; mais je ne puis pas m'empêcher de dire qu'il y a, dans la plupart de nos journaux, un manque étonnant de manières politiques et sociales. On ne discute pas, on crie ; on ne raisonne pas, on frappe. On ne recule devant rien. Il n'est pas d'injure si violente qu'on n'imprime en toutes lettres. Les colonnes de certains journaux ressemblent moins à une joûte honnête qu'à une arène de pugilat.

Il y a là un mal incalculable pour notre pays ; un mal auquel personne n'a l'air de songer, mais

qui n'en est pas moins réel ; et ce mal consiste en ce que une foule de personnes distinguées qui pourraient être utiles à leurs concitoyens, aider aux affaires publiques et prêter leur concours en beaucoup de circonstances, ne veulent rien faire et se tiennent à l'écart de peur de se voir sur le champ disséquées, et d'assister au triste spectacle de leur réputation démolie que l'on jette sans miséricorde aux quatre vents du ciel. Tout le monde n'a pas la même ardeur chicanière. Il y a des gens pacifiques et tranquilles qui se privent volontiers d'une promenade au grand air plutôt que de sortir dans une rue où l'on lance des pierres ; et ces gens pacifiques ont la majorité.

Il en est ainsi du journalisme, et même du simple domaine littéraire. Beaucoup de personnes n'osent s'y aventurer dans la crainte des éclaboussures ; et l'expérience a démontré que c'est là une crainte fort sage. Le fait est que, très-souvent,

on a obtenu beaucoup de certaines personnes à l'aide de cette seule menace : « Je vous mettrai dans les journaux. »

Voilà, à mon avis, ce qui entrave les progrès du journalisme dans notre pays, ce qui lui ôte l'influence qu'il devrait avoir, et ce qui par là même rend presque nul le bien qu'il cherche à produire. Cela veut-il dire que la situation soit désespérée ? Non ; certainement. A côté de cet élément délétère, il y a l'élément sain et vivificateur. Nous avons des journaux qui marchent droit et portent haut la tête. Malheureusement ils sont la minorité et ne sont pas assez forts pour contre-balancer les abus qui pullulent autour d'eux. L'exemple ici ne suffit pas, il faut donc un remède et un remède radical : le voici, en peu de paroles.

Elevons le niveau de la rédaction dans nos journaux. Nous faisons disparaître, d'un seul coup,

tous les inconvénients que je viens de signaler. La chose est plus réalisable qu'on ne le pense. Il s'agit d'y mettre un peu de cœur, un peu de conscience surtout. On se plaint beaucoup dans ce pays du défaut de carrières ouvertes au talent et à la science. On n'a pas tout-à-fait tort, mais on n'a pas absolument raison non plus. Je conviens que les vieux pays et même la République qui nous avoisine, offrent incontestablement à leurs sujets plus de moyens d'avancer, de parvenir. Mais s'ils ont plus de carrières, ils ont aussi un bien plus grand nombre d'hommes qui se les disputent. A mon avis, notre infériorité n'est pas autant dans le nombre que dans la qualité. Nos carrières, à cause même du niveau inférieur où un esprit de trafic mal entendu les retient, sont souvent envahies par la médiocrité et tout naturellement délaissées par le talent supérieur.

Le journalisme est une de nos carrières ; c'en

est une des plus importantes et des plus belles. Il est appelé à faire beaucoup dans ce pays, s'il veut suivre la ligne de conduite que le devoir lui trace.

Il y a encore une infinité de choses qu'il devrait dire et qu'il n'a pas dites, comme il y en a aussi malheureusement beaucoup qu'il a dites et qu'il aurait dû taire à jamais.

Le journalisme—qui n'est pas toujours la pensée d'un peuple—est néanmoins censé l'être. C'est l'écho de ce peuple au dehors ; c'est lui qui le fait connaître aux autres nations, et ces nations jugent tout naturellement d'après cet écho qu'elles reçoivent, sans trop s'occuper s'il est fidèle ou mensonger. D'où il suit que, si le seul sentiment du devoir n'est pas assez fort pour nous faire garder la ligne droite et nous maintenir à la hauteur de notre tâche, nous devons avoir au moins pour mobile le légitime sentiment de l'amour-propre

national. Pour nous faire songer à ce que nous disons, songeons un peu à ce que l'on dira de nous. Nous ne sommes pas encore grands par notre science ou par nos industries; nous ne sommes même pas très-avancés comme simple peuple d'agriculteurs. Tâchons au moins de nous faire remarquer en quelque chose.

Nos journaux circulent peu, sont peu consultés. Ils circuleront, ils se feront lire. Attirons la saine collaboration au lieu de l'effrayer, de la décourager. En un mot, pour instruire, pour intéresser, prenons les moyens d'être instructifs, intéressants.

Et, pour cela, il n'est pas besoin de créer des talents; ces talents existent et ne demandent que des circonstances honorables, des conditions raisonnables pour se faire jour, pour entrer en scène. Créons ces circonstances, établissons ces conditions; la médiocrité s'effacera d'elle-même et la

supériorité prendra sa place en relevant tous les niveaux. Du même coup, nous faisons disparaître tous les défauts que j'ai constatés. Nous aurons une rédaction compétente, sagement dirigée. La stérilité étant disparue, il n'y aura plus lieu de recourir aux attaques personnelles, aux injures mordantes, pour se faire lire. Il y aura moins de sensation et plus d'intérêt. La polémique deviendra ce qu'elle doit être : une polémique de raisonnement, de déférence, et de bon goût. D'un autre côté, la rédaction saura se tenir dans des bornes raisonnables et définies sans s'aventurer au hasard sur les terrains qu'elle ne connaît pas et sans aborder avec une ardeur dangereuse des sujets qui lui sont complètement étrangers. Nous instruirons, nous intéresserons les nôtres qui nous liront et nous soutiendront. Nous y gagnerons du mérite tout en réussissant au point de vue des finances ; et, si nous devenons riches, ce qui vaut bien quel-

que chose, nous serons en même temps considérés et respectés, ce qui vaut mieux encore.

Enfin nous aurons la satisfaction, et ce sera une satisfaction bien légitime, nous aurons la satisfaction de nous faire connaître avantageusement au dehors. Nous exporterons à l'étranger un langage un peu plus soigné, une polémique un peu mieux apprise, des renseignements un peu plus exacts et, surtout, une science un peu moins boiteuse.

TABLE DES MATIÈRES